



Bulletin de L'A.N.A.I.

1er trimestre 1990
janvier-février-mars

1990 année du Cheval (CANH NGO)
☸ CHUC MUNG NAM MOI

Publié par

L' Association Nationale des Anciens d'Indochine et du Souvenir Indochinois, agréée par le Ministère des Anciens Combattants et par la Fondation de France, 15, rue de Richelieu, 75001 Paris, Tél 42.61.41.29, CCP 21897-05 V Paris

Avec la participation du

Comité national d'entraide franco-vietnamien, franco-cambodgien, franco-laotien, agréé par le Ministère des Affaires Sociales, 42, rue Cambronne, 75015 Paris, Tél 45.67.01.20

I
N
D
O
C
H
I
N
E



Femme Rhadée à la pipe

我愛亞洲

REPERES :

- 45ème anniversaire de l'attaque japonaise de mars 1945 — Voir pages 5 à 9.
- Dernière heure : Le centenaire de H* — page 10

SOMMAIRE

EDITORIAL	p. 3
ADIEU TOUBIB : LE MEDECIN-COLONEL GRAUWIN	p. 4
L'ATTAQUE JAPONAISE AU SUD-VIETNAM — MARS 1945	p. 5
BIOGRAPHIE : LE CAPITAINE ANNOSSE	p. 7
J'AI ETE DECAPITE PAR LES JAPONAIS	p. 9
A PROPOS DU CENTENAIRE DE H (*)	p. 10
INFORMATIONS ET REFLEXIONS	p. 11
MARINE INDOCHINE	p. 13
LE CHEMIN DE FER TONKIN-YUNNAN	p. 15
BIBLIOGRAPHIE	p. 17
SOUVENIRS PLAISANTS DU TONKIN	p. 19
COURRIERS DES LECTEURS	p. 20
AVIS DE RECHERCHE — APPEL DU TRESORIER	p. 22
VIE DES SECTIONS	p. 24
HUMOUR - MOTS CROISES — LES ASSOCIATIONS AMIES : A.A.A	p. 31
A PROPOS DES RHADES ET DE LA RAFALE	p. 32

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENS D'INDOCHINE ET DU SOUVENIR INDOCHINOIS (Régie par la loi du 1er juillet 1901)

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente d'Honneur	: Mme Charles BASTID
Président national	: Général Guy SIMON
Vice-présidents	: Président Philippe GRANDJEAN
"	: Ambassadeur Pierre GORCE
"	: Général Hubert LOIZILLON
"	: Colonel Guy DEMAISON
"	: Colonel Guy BACHMANN
Secrétaire général	: M. François LE BOUTEILLER
Secrétaire général adjoint	: M. Guy VIVIER
Treasorier Général	: M. Jean AUBRY

Administrateur et délégué du Président National auprès des sections :
Colonel Georges POUPARD

Administrateurs

Mme René COLIN, Ambassadeur Claude COPIN, Colonel Olivier DUSSAIX, Mme Serge de LABRUSSE, Colonel Albert LENOIR, Lt-Colonel Albert MARIE, M. PHAM HUU THIEN, Colonel André ROTTIER, M. Michel ROUX, Colonel André TEULIERES, Mme Antoine VIDAL de la BLACHE

Dépôt légal : N° 46423
Commission paritaire
des papiers de presse :
N° 1632-D.73

Directeur de la publication :
Général Guy SIMON

Directeur de la rédaction :
F. LE BOUTEILLER

Secrétaire de la rédaction :
Madeleine BARET

Adresse de la revue :
15, rue Richelieu
75001 Paris
Tél. : 42.61.41.29

Réalisation graphique :
Scoop Presse Normande
27 - Evreux - Tél 32.39.50.50

Impression : 27 Offset
Gravigny - Eure

Routing : ROUTEX
92 Wissous

©
Bulletin de l'ANAI
1^{er} trimestre 1990
Les manuscrits non insérés ne sont pas
rendus. Sauf dans les cas où elle est
autorisée expressément, toute repro-
duction, totale ou partielle, du présent
numéro est interdite.

ÉDITORIAL DU PRÉSIDENT DE CITADELLES ET MAQUIS

Pour le quarante-cinquième anniversaire des combats du 9 mars 1945, le bulletin de l'ANAI présente ci-dessous des extraits de la conférence donnée au salon d'honneur de l'Hôtel National des Invalides, le 2 septembre 1985, par le Général de Corps d'Armée Georges Roudier, président de l'Association "Citadelles et Maquis d'Indochine".

*
* *

Il n'est pas surprenant que les Japonais aient décidé, à la fin de 1944, d'anéantir l'armée française d'Indochine. Ses activités et ses intentions leur paraissaient dangereuses, au moment où ils étaient en train de perdre les Philippines, la Birmanie et Iwoshima.

Le commandement japonais s'était assuré de :

- la supériorité des forces, à dix contre un, en chaque point du territoire,
- l'unité d'action dans le temps,
- l'initiative, c'est-à-dire le choix du moment.

Le 9 mars 1945 à 20 heures, sur tout le territoire indochinois, toutes les garnisons françaises de quelque importance ont été attaquées simultanément.

Cette opération a curieusement pris le nom de "coup de force", assorti du mot "surprise", pour

expliquer sans doute l'insuccès de nos armes, qui tient pourtant à d'autres causes très naturelles et très honorables.

Il n'y a pas eu coup de force, mais simplement attaque et destruction d'unités militaires par une armée ennemie. Il n'y a pas eu surprise, ni stratégique ni même tactique. Depuis plusieurs mois le commandement français attendait cette attaque et remaniait son dispositif pour tenter de réussir la manœuvre prescrite par le Gouvernement Provisoire de la République. Depuis le 8 mars les troupes étaient en alerte. La détente éphémère du 9 n'avait pas ôté des esprits que nous allions nous battre ; les Japonais avaient seulement omis de nous donner l'heure exacte de l'assaut.

On ne peut, bien sûr, ignorer que des isolés, des petits détachements en déplacement, des postes lointains, des services aient été surpris, mais cela est vrai même lorsque les guerres sont déclarées dans les règles.

Ce disant, je ne juge pas, je témoigne. En mars 1945, j'avais 26 ans. Cinq ans auparavant, j'avais fait la campagne de 1939-1940 en France et participé comme chef de section d'Infanterie Coloniale à la contre-offensive de la Somme du 17 au 27 mai 1940. J'étais arrivé à Hanoï en

février 1941. J'ignorais tout des querelles d'influence politico-administrative et les ai toujours ignorées ; le Japonais occupait l'Indochine, c'était l'ennemi, le Siamois occupait Battambang, c'était l'ennemi. Pour moi, lieutenant, le présent et l'avenir étaient clairs : il fallait par tous les moyens et à chaque instant contribuer à la défaite japonaise. Nous étions très nombreux, sinon tous, dans cet état d'esprit.

Nous nous sommes battus au milieu des jardins, des lumières et des rumeurs de la ville ; d'autres, victimes de leur conception de l'honneur, ont été trompés et martyrisés ; d'autres encore ont fait, jusqu'au 2 septembre, cette guerre de brousse et de jungle où la nature avale les blessés et les morts.

Nous nous sommes battus en sachant qu'il n'y avait pas d'arrière, pas de voisins, pas d'alliés, pas d'appuis, pas de secours, pas d'issue, tout simplement parce que telle était la mission.

Il n'y avait au bout du combat ni reporter, ni renommée, ni même reconnaissance, mais il y avait la joie profonde du devoir accompli et la sérénité, ce qui suffit aux défenseurs de la liberté, soldats ou résistants.

Général de Corps d'Armée
Georges Roudier

La nécropole de Fréjus

Le ministère des Anciens Combattants fait savoir qu'à son grand regret l'inauguration prévue pour le 1er novembre 1990 devra être reportée en 1991.

Le retard est imputable, non pas aux travaux de la nécropole proprement dite, qui s'effectuent régulièrement, mais au lancement de la salle de documentation, dont le marché n'est pas encore passé.

Les lecteurs sont invités à se reporter au bulletin précédent, page 5.

Le colonel Félix pose "sac à terre"

Les membres du conseil d'administration de l'ANAI, apprenant la décision du colonel Jean Félix de se retirer de ses fonctions de vice-président, rappellent que leur camarade, secrétaire général aux côtés de Mme Bastid jusqu'en 1987, puis vice-président, a été pendant des années la cheville ouvrière de l'ANAI. Dans des conditions difficiles et avec très peu de moyens, il fut l'inspirateur et l'artisan de la création et du développement des sections départementales, avec

une intelligence, une ténacité, une ouverture d'esprit et un dévouement qui méritent l'admiration et la reconnaissance de l'ANAI.

Ils tiennent, au moment où il quitte ses fonctions, à exprimer au colonel Jean Félix leurs sentiments de gratitude et d'affection.

Ils assurent que le souvenir de sa personnalité chaleureuse et de son action exemplaire au service de l'association restera très vivant au sein de l'ANAI.

La disparition du médecin-colonel Paul Grauwin

Le médecin-colonel Grauwin est mort le 30 décembre 1989 à l'hôpital du Val-de-Grâce. Ses obsèques, le 3 janvier 1990, ont été suivies avec ferveur par tous les anciens d'Indochine.

Dans *le Figaro* du 5 janvier 1990, Geneviève de Galard* a publié un article émouvant que nous reproduisons avec l'aimable autorisation du journal.

Adieu, toubib !

La passion de son métier, l'esprit de camaraderie, c'est ce qui poussa le médecin-commandant Grauwin à se porter volontaire pour remplacer au pied levé, pendant quinze jours, le médecin-chef de l'antenne chirurgicale mobile 29, malade, au lieu de prendre deux semaines de repos avant d'embarquer pour la France, à la fin de son troisième séjour en Indochine. Il savait qu'il y retrouverait beaucoup d'amis connus depuis 1946 à Nam Dinh ou à Xaauan Mai, à Tuyen Quang ou à Bac Kam.

Les témoignages que j'ai eus récemment de combattants qui l'avaient connu avant son arrivée à Dien Bien Phu prouvent qu'il avait déjà su se faire apprécier pour sa compétence de chirurgien, son courage et son amitié chaleureuse. A Dien Bien Phu, ses qualités professionnelles, son calme, sa stature, firent de lui l'homme d'une situation difficile qu'il sut toujours maîtriser.

Il inspirait confiance, car on le savait compétent et solide moralement. Il savait parler à ses blessés, les reconforter, les encourager. Il avait un sens très poussé de l'humain, qu'il manifestait d'une parole ou d'un geste. Avec les officiers comme avec les plus humbles, il savait mettre chacun à l'aise et tous ceux à qui il a sauvé la vie lui gardent encore une infinie reconnaissance. Ils étaient nombreux, mercredi matin, à la chapelle du Val-de-Grâce. D'autres, comme Haas, le légionnaire amputé à Dien Bien Phu des deux bras et d'une jambe et qui ne pouvait être présent à la suite d'un accident de voiture,

avaient tenu à manifester leur reconnaissance avec des fleurs.

Le médecin-commandant Grauwin éprouva la terrible souffrance morale que l'on ressent lorsque l'afflux des blessés est si grand qu'on ne peut faire face à tous dans les délais souhaités. Je l'ai tellement ressentie moi-même. Mais, pour lui, s'y ajoutait la terrible responsabilité du triage, lorsqu'il devait choisir entre une longue opération et plusieurs plus rapides qui sauveraient davantage de vies humaines.

Comme les autres chirurgiens des différentes antennes chirurgicales présentes à Dien Bien Phu, il payait beaucoup de sa personne, opérant sans repos, notamment pendant l'attaque du 30 mars 1954, qui devait durer trois jours et trois nuits. Véritable force de la nature, il a fait face à tout. Il avait su souder très vite autour de lui l'équipe des infirmiers de l'antenne parachutiste qu'il avait prise en charge début février et cela permit un travail efficace et sérieux.

Son tonus se manifestait aussi dans les moments d'accalmie, et je me rappelle comme d'un souvenir heureux le soir où il alla chercher sa dernière bouteille de champagne pour fêter l'arrivée du lieutenant Klotz, pilote de l'aéronavale dont l'avion avait été abattu : il avait pu s'éjecter, mais il était blessé et tombé à la limite des lignes françaises et des lignes viets ; seule l'intervention d'une section de la légion avait permis de le récupérer et de le ramener à l'antenne.

Après sa libération, le grand souci du commandant Grauwin fut le sort de ses amputés vietnamiens qui, en définitive, furent, je crois, les seuls combattants vietnamiens libérés par les Viets. En 1955, il m'a emmenée les voir dans un quartier sordide de la banlieue de Saïgon. L'un d'eux a attendu huit ans son visa de sortie du Vietnam. Mais lorsqu'il est arrivé, récemment, au centre de réfugiés de Créteil, le Dr Grauwin était déjà très malade et Nhon n'a pu revoir "son commandant toubib". Dans sa chambre, au Val-de-

Grâce, trente-six heures avant sa mort, la présence affectueuse de deux jeunes cambodgiens prouvait que ses amis asiatiques lui rendaient bien son attachement.

Dans l'orphelinat de Bangkok, où il allait deux fois par an, je suis sûre que ses deux fils adoptifs doivent être très malheureux.

Conscient de sa mort prochaine, il a fait face, comme à Dien Bien Phu, avec beaucoup de courage. Et, lorsque je lui ai dit jeudi : "Toubib, c'est encore plus dur qu'à Dien Bien Phu", il a essayé de me parler, mais ses paroles étaient inaudibles. Alors, il m'a serré la main. Merci, toubib. A Dieu, toubib !

Geneviève de Galard

* Convoyeuse de l'air, Geneviève de Galard a travaillé à l'antenne chirurgicale du commandant Grauwin pendant la bataille de Dien Bien Phu. Faite prisonnière le 7 mai 1954, elle fut libérée quelques semaines plus tard en même temps que le docteur Grauwin.

Communiqué de la Fédération nationale des déportés et internés de la Résistance (FNDIR)

Comme suite à la publication de la récente loi sur le statut de prisonnier du Viet-Minh, (cf. bulletin du 4^e trimestre page 6), la FNDIR nous prie d'informer nos adhérents concernés par ce statut qu'elle met son centre médical à leur disposition. Voici ses coordonnées.

Centre de consultations médicales et de soins de la FNDIR, 8, rue des Bauges, 75016 Paris — Tél. 45.27.55.00.

L'ANAI remercie chaleureusement M. Jean-Pierre Renouard, responsable de ce centre, pour cette aimable proposition.

La bataille de Thu Dau Mot

La bataille de Thu Dau Mot restera inscrite dans les annales de l'Indochine française. Dans la nuit historique et dramatique du 9 au 10 mars 1945 les troupes françaises d'Indochine (environ 20 000) maintenues dans l'incertitude et l'inaction depuis des années, disséminées sur un territoire plus vaste que la France, ont succombé à l'attaque sauvage et brusquée de l'armée japonaise d'occupation. De nombreux Français sont tombés dans un combat inégal, sans espoir et perdu d'avance.

Dans le sud de l'Indochine, un des plus beaux exemples d'esprit de sacrifice a été fourni par la garnison de Thu Dau Mot, dont le chef, le commandant Mollard, tué glorieusement à l'aube du 10 mars, a lutté à 1 contre 4, tout au long de cette nuit tragique.

M. Robert Bouvier, président de la section de Seine-et-Marne, nous a communiqué un document ancien qui relate l'interview par Radio-Saïgon d'un ancien journaliste de l'APDPI, M. Dauphin, qui a vécu cette tragédie.

M. Dauphin n'a participé à cette bataille qu'à la suite d'un singulier concours de circonstances. Interné politique de l'Administration Decoux, et après un séjour de deux années au camp de Long-Xuyen, il a été remobilisé d'office et affecté d'abord à Tay-Ninh, puis à Thu Dau Mot où il remplissait les fonctions de secrétaire au bureau de la Place. Militaire d'occasion, il n'en a pas moins été très gravement blessé au cours de l'opération.

Voici donc l'interview extrêmement colorée et vivante de ce témoin "on the spot" :

Q. — M. Dauphin, voulez-vous nous dire comment les choses se sont passées et d'abord comment elles ont commencé.

R. — Le 9 mars 1945, vers la fin de l'après-midi, le commandant reçut un renseignement d'après lequel les Japonais attaqueraient probablement le soir même la garnison.

Q. — De quoi se composait cette garnison ?

R. — Un bataillon à 4 compagnies d'une centaine d'hommes chacune, moitié Français, moitié Indochinois, (Annamites et Cambodgiens).

L'armement comportait, outre celui d'un bataillon ordinaire avec sa compagnie de mitrailleuses, quelques engins d'accompagnement d'infanterie : mortier, canon de 37, de 25, pièces anti-chars.

En outre il y avait aussi les pelotons divisionnaires (élèves sergents et élèves caporaux) ce qui renforçait un peu le bataillon.

Dès réception des renseignements dont je viens de parler sur l'attaque probable des Japonais, le commandant fait prendre des mesures de sécurité.

La garnison est consignée au quartier. Seuls les militaires mariés sont autorisés à se rendre en ville pour prendre leur repas du soir à la maison et surtout pour voir leur famille.

A 18 heures, le plan d'alerte, qui venait d'être révisé quelque temps auparavant, est appliqué. Deux compagnies sur quatre occupent autour du camp les emplacements prévus et préparés.

Q. — Quel aspect présentaient les positions occupées par le bataillon de Thu Dau Mot.

R. — C'est très simple, le camp militaire situé en dehors de la ville est établi sur une légère éminence. Les positions s'échelonnaient tout autour sur les pentes de cette colline, nullement escarpée d'ailleurs.

Q. — A 18 heures, donc, 2 compagnies sont installées sur leurs positions de combat. Que font les deux autres ?

R. — Gardées en réserve à l'intérieur du camp, elles attendent les événements. Comme tous les vendredis soir il y eut une séance de cinéma de 20 heures à 22 heures. Le morceau de résistance du spectacle était un film de cowboys

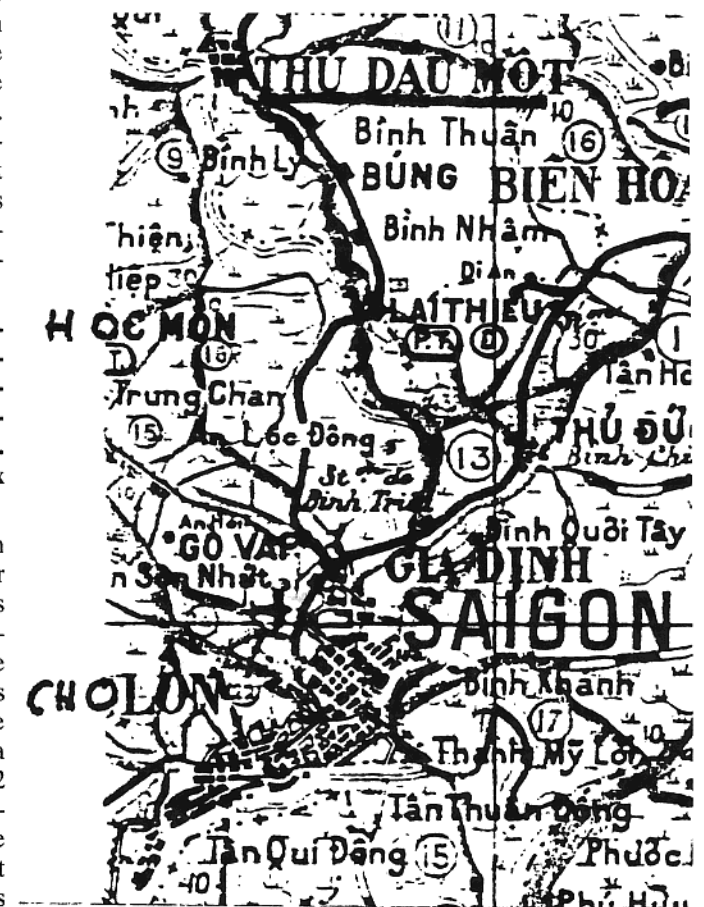
avec beaucoup de bruyantes pétarades de revolvers.

Q. — Un avant-goût de ce qui vous attendait ?

R. — Exactement. A peu près à la moitié de la séance, un sergent-chef revenant de ville nous annonce que les Japonais se sont emparés sans coup férir du camp de la milice (force annamite de police) qui ne pouvait évidemment résister sérieusement aux troupes japonaises.

Vers 22 heures, je rentre au bureau du bataillon, où presque aussitôt retentit la sonnerie du téléphone. C'est le receveur annamite des PTT qui appelle le bataillon. Les Japonais sont rassemblés devant le bureau de poste, ils approchent de la porte, ils vont entrer. J'entends encore le receveur me dire "Ils vont me frapper" puis plus rien. Le commandant Mollard aussitôt avisé fait sonner la "générale" ce qui entraîne la distribution immédiate des armes et des munitions. Les positions de combat sont renforcées par de nouveaux éléments.

A 22 heures 30 tout est fin prêt, chacun est à son poste. La nuit est noire comme de l'encre, le ciel complètement



Le capitaine Pierre Annosse

Pierre-Jean-Baptiste Annosse, cet officier des troupes coloniales, assassiné au Tonkin en mars 1945 par les Japonais, après trois nuits d'une héroïque défense, est né le 1er novembre 1913 à Lons-le-Saunier de Jean-Baptiste-René Annosse et de Louise-Georgette Bouvier.

Son père est mort pour la France dès le 8 septembre 1914 lors de la bataille de la Marne ; il était sergent-major au 44ème RI, régiment de garnison à Lons-le-Saunier.

Ainsi le nom du père et celui du fils figurent tous deux sur le monument aux morts de cette ville. Il perdit sa mère, assez jeune, et fut avec sa sœur, l'aînée, et son frère, élevé par ses grands-parents modestes commerçants.

Pupille de son oncle, le commandant Brisebarre, Pierre Annosse fit ses études d'abord dans une école communale de Lons. Cet orphelin eut une enfance difficile, souffrant de l'absence d'un foyer, mais il put être accueilli à l'école d'enfants de troupe de Billom, puis en 1927 à celle d'Autun, où il pratiqua avec passion le sport et le scoutisme. Il fut admis en 1931 au Prytanée militaire de la Flèche, où il prépara le concours de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr. Il y entra en octobre 1934 et son classement de sortie lui permit de choisir l'infanterie coloniale. Ses camarades gardent de lui le souvenir d'un élève gai et sympathique.

Affecté au 23ème Régiment d'Infanterie coloniale à Paris, il est désigné pour l'Afrique occidentale française, se marie en juillet 1937 et arrive en Côte d'Ivoire en 1937. Au 5ème Bataillon de tirailleurs sénégalais, il se consacre à l'instruction des appelés.

Très malade en 1939 il subit une opération et dut être rapatrié d'urgence ; la guerre ayant été déclarée, on lui confie pourtant la responsabilité d'un détachement important d'hommes de troupe qu'il débarque à Marseille le 2 novembre, après une très longue escale à Dakar. Mais il est à nouveau hospitalisé, puis placé en congé de convalescence de trois mois, à l'issue duquel il rejoint le dépôt d'infanterie coloniale de Dreux ; à son grand regret il ne peut participer à la campagne de France et se retrouve en août 1940 au CTTIC de

Fréjus, qu'il quitte pour embarquer le 25 mars 1941 et arriver en Indochine (Tonkin) après un périple de plus de deux mois ; il laissait en France sa femme enceinte d'une fille Monique qu'il ne connut jamais.

Le lieutenant Annosse est affecté au 4ème Régiment de tirailleurs tonkinois à Ha-Giang. Cette région du 2ème territoire militaire est superbe, mais rendue très insalubre par le paludisme, d'autant plus que la quinine manque gravement depuis l'occupation des Indes néerlandaises par les Japonais. Il sert d'abord dans une compagnie, puis il est choisi pour créer et commander une forte "section montée" (à cheval), réserve mobile, utilisée aussi aux liaisons nécessaires avec les postes-frontière desservis seulement par des pistes de montagne. Très sportif, grand lecteur, passionné d'histoire, il est, pendant trois ans, aux yeux de ses camarades un chef juste et respecté, un ami sûr, un caractère ouvert et gai, d'un humour délicieux.

En 1944, étant inscrit au tableau d'avancement pour le grade de capitaine (il sera promu le 15 août), il est muté dans un autre régiment, le 3ème RTT, pour y prendre le commandement de la 6ème Compagnie, qui tient garnison à Dong-Dang. Cette unité disposait d'un important armement d'infanterie et était renforcée d'une section d'artillerie de deux pièces de 75 ; ainsi était couverte au nord l'importante place de Langson.

Le poste consiste en une série de blockhaus couronnant un mamelon ; au-dessous ont été construites quatre casemates bétonnées reliées entre elles par des communications souterraines ; elles constituent ce qu'on appelle "le fort", le Fort Van Vollenhoven (voir la biographie de celui-ci dans "Hommes et Destins", tome II, pages 736-742), moins robuste que ceux de Langson.

Situé à une quinzaine de kilomètres au nord de Langson, le poste de Dong-Dang, par son site, répondait au souci d'une défense face à l'Est (porte de Chine) tout en barrant l'axe routier de Cao-Bang à Langson.

Les Japonais, qui occupent la région depuis bientôt quatre ans (Dong-Dang avait déjà résisté vaillamment en sep-

tembre 1940 à une première attaque japonaise), entretiennent un détachement de 30 à 40 hommes stationné non loin du poste.

Il s'agit là d'une occupation que le gouvernement français a été conduit à accepter ; elle reste discrète et comporte des rapports de voisinage entre les deux troupes, en particulier dans le domaine sportif, et des visites de courtoisie entre officiers.

Mais peu à peu la petite garnison japonaise reçut des renforts de Langson, mais aussi du Nord : ce 8 mars 1945 beaucoup de fantassins et, dans la nuit du 8 au 9, de l'artillerie.

Depuis quelque temps, selon les consignes appliquées en cas de tension, ici comme à Langson, le commandement des forts est confié à un chef de bataillon ; au fort de Dong-Dang, c'est le commandant Soulié.

C'est donc dans des circonstances extraordinaires, rares dans l'histoire, que des troupes japonaises vont déclencher au soir du 9 mars le "coup de force" : une attaque par surprise très violente de toutes les garnisons de l'Indochine, dont la plupart, seront submergées dès le 10 mars...

En 1944, étant inscrit au tableau d'avancement pour le grade de capitaine (il sera promu le 15 août), il est muté dans un autre régiment, le 3ème RTT, pour y prendre le commandement de la 6ème Compagnie, qui tient garnison à Dong-Dang. Cette unité disposait d'un important armement d'infanterie et était renforcée d'une section d'artillerie de deux pièces de 75 ; ainsi était couverte au nord l'importante place de Langson.

Le poste consiste en une série de blockhaus couronnant un mamelon ; au-dessous ont été construites quatre casemates bétonnées reliées entre elles par des communications souterraines ; elles constituent ce qu'on appelle "le fort", le Fort Van Vollenhoven (voir la biographie de celui-ci dans "Hommes et Destins", tome II, pages 736-742), moins robuste que ceux de Langson.

Situé à une quinzaine de kilomètres au nord de Langson, le poste de Dong-Dang, par son site, répondait au souci d'une défense face à l'Est (porte de Chine) tout en barrant l'axe routier de Cao-Bang à Langson.

Les Japonais, qui occupent la région depuis bientôt quatre ans (Dong-Dang avait déjà résisté vaillamment en sep-

tembre 1940 à une première attaque japonaise), entretiennent un détachement de 30 à 40 hommes stationné non loin du poste.

Il s'agit là d'une occupation que le gouvernement français a été conduit à accepter ; elle reste discrète et comporte des rapports de voisinage entre les deux troupes, en particulier dans le domaine sportif, et des visites de courtoisie entre officiers.

Mais peu à peu la petite garnison japonaise reçut des renforts de Langson, mais aussi du Nord : ce 8 mars 1945 beaucoup de fantassins et, dans la nuit du 8 au 9, de l'artillerie.

Depuis quelque temps, selon les consignes appliquées en cas de tension, ici comme à Langson, le commandement des forts est confié à un chef de bataillon ; au fort de Dong-Dang, c'est le commandant Soulié.

C'est donc dans des circonstances extraordinaires, rares dans l'histoire, que des troupes japonaises vont déclencher au soir du 9 mars le "coup de force" : une attaque par surprise très violente de toutes les garnisons de l'Indochine, dont la plupart, seront submergées dès le 10 mars...

En 1944, étant inscrit au tableau d'avancement pour le grade de capitaine (il sera promu le 15 août), il est muté dans un autre régiment, le 3ème RTT, pour y prendre le commandement de la 6ème Compagnie, qui tient garnison à Dong-Dang. Cette unité disposait d'un important armement d'infanterie et était renforcée d'une section d'artillerie de deux pièces de 75 ; ainsi était couverte au nord l'importante place de Langson.

Le poste consiste en une série de blockhaus couronnant un mamelon ; au-dessous ont été construites quatre casemates bétonnées reliées entre elles par des communications souterraines ; elles constituent ce qu'on appelle "le fort", le Fort Van Vollenhoven (voir la biographie de celui-ci dans "Hommes et Destins", tome II, pages 736-742), moins robuste que ceux de Langson.

Situé à une quinzaine de kilomètres au nord de Langson, le poste de Dong-Dang, par son site, répondait au souci d'une défense face à l'Est (porte de Chine) tout en barrant l'axe routier de Cao-Bang à Langson.

Les Japonais, qui occupent la région depuis bientôt quatre ans (Dong-Dang avait déjà résisté vaillamment en sep-

tembre 1940 à une première attaque japonaise), entretiennent un détachement de 30 à 40 hommes stationné non loin du poste.

Il s'agit là d'une occupation que le gouvernement français a été conduit à accepter ; elle reste discrète et comporte des rapports de voisinage entre les deux troupes, en particulier dans le domaine sportif, et des visites de courtoisie entre officiers.

Mais peu à peu la petite garnison japonaise reçut des renforts de Langson, mais aussi du Nord : ce 8 mars 1945 beaucoup de fantassins et, dans la nuit du 8 au 9, de l'artillerie.

Depuis quelque temps, selon les consignes appliquées en cas de tension, ici comme à Langson, le commandement des forts est confié à un chef de bataillon ; au fort de Dong-Dang, c'est le commandant Soulié.

C'est donc dans des circonstances extraordinaires, rares dans l'histoire, que des troupes japonaises vont déclencher au soir du 9 mars le "coup de force" : une attaque par surprise très violente de toutes les garnisons de l'Indochine, dont la plupart, seront submergées dès le 10 mars...

En 1944, étant inscrit au tableau d'avancement pour le grade de capitaine (il sera promu le 15 août), il est muté dans un autre régiment, le 3ème RTT, pour y prendre le commandement de la 6ème Compagnie, qui tient garnison à Dong-Dang. Cette unité disposait d'un important armement d'infanterie et était renforcée d'une section d'artillerie de deux pièces de 75 ; ainsi était couverte au nord l'importante place de Langson.

Le poste consiste en une série de blockhaus couronnant un mamelon ; au-dessous ont été construites quatre casemates bétonnées reliées entre elles par des communications souterraines ; elles constituent ce qu'on appelle "le fort", le Fort Van Vollenhoven (voir la biographie de celui-ci dans "Hommes et Destins", tome II, pages 736-742), moins robuste que ceux de Langson.

Puis dans une seule vocifération comme seuls ils savent en lancer, c'est l'assaut final, dont il est impossible de retracer toutes les phases. On s'est battu à la grenade et même à la baïonnette dans les cours, à l'intérieur des bâtiments, à travers les escaliers, pièce par pièce. Lutte acharnée mais sans espoir.

L'honneur était sauf, le commandant avait fait brûler le papier confidentiels ainsi que le fanion du bataillon. Il donne l'ordre de sonner le "cessez le feu". Le clairon sort du bureau dont les Japonais ont déjà atteint la porte. Ils le laissent passer et la sonnerie retentit le long des vérandas. Nos hommes cessent alors la résistance et on n'entend plus de coups de feu pendant quelques minutes.

Puis soudain le tir des mitrailleuses japonaises reprend avec une extrême violence.

Ils ont abattu froidement les hommes qui ne se défendaient plus. Comme nous étions plusieurs dans le bureau avec le commandant une rafale de mitrailleuse tirée à travers les persiennes tue le soldat Pinson d'une balle à la nuque. Moi-même je tombe blessé gravement au ventre mais sans perdre connaissance. Une dernière rafale tue le sergent-chef Pichon, frappé en plein front et qui tombe presque sur moi. Le commandant s'approche de moi en disant : "Ne vous en faites pas, le combat va cesser. On va venir vous chercher". Il n'a pas eu le temps d'achever sa phrase ; frappé derrière la tête, il s'écroule sans un cri. Dans le petit jour qui se lève, les Japonais crient "Banzai". Un long moment s'écoule. Le docteur Guérin me dit que les brancardiers vont venir me chercher. Un Japonais entre alors et me met en joue au moment où le docteur revient avec deux brancardiers ; on me charge sur un brancard, mais les Japonais me jettent à terre et me frappent à coups de pieds et de poings. Le médecin qui s'interpose est repoussé brutalement tandis que les infirmiers sont frappés en pleine figure ; finalement le Japonais s'éloigne et je suis conduit à l'infirmerie pleine de blessés français, annamites et cambodgiens.

Après un voyage pénible au cours duquel je perdis connaissance, je me suis retrouvé avec une grande joie à la fin de l'après-midi dans un lit confortable de l'hôpital Grall.

Q. — Combien le bataillon a-t-il eu de tués ?

R. — 80 dont 50 Européens et 30 Indochinois sur un effectif de 400 hommes. La proportion de pertes était donc considérable. Mais les Japonais ont perdu de leur côté au moins 500 soldats au cours de la nuit.

Q. — Ce motocycliste a-t-il pu passer ?

R. — Oui. Les Japonais n'avaient pas encore coupé toutes les routes. D'ailleurs le commandant désirant savoir ce qui se passait en ville fit partir en même temps une section sous les ordres du lieutenant Turret.

Une demi-heure après, des coups de feu retentissaient non loin du camp. Puis arrive en courant un caporal-chef, rescapé de la patrouille. Celle-ci a pu pénétrer en ville à la faveur de l'obscurité. Elle a constaté que l'Inspection (hôtel de l'administrateur et bureaux), était occupée par les Japonais. Son chef, le lieutenant Turret, a été tué dans un accrochage avec un fort parti japonais ; sur le chemin du retour, des hommes ont été tués ou blessés, les autres ont réussi à se dégager et à gagner la brousse.

ECRIVAINS

Les éditions La Bruyère publient récits, mémoires de guerre et de résistance en France et à l'étranger

Catalogue gratuit et demandes de renseignements aux
Editions La Bruyère
128, rue de Belleville,
75020 PARIS
Tél. 43.66.16.43

Parus aux éditions **La Bruyère**

MACARIO-DUARD
Ainsi meurent les héros
(récit) 88 F

KOURLAND Léo
Terre de détresse
(récit - 420 p.) 130 F

RICADAT Paul
Petits Récits d'un grand drame
(Mémoires - 233 p.) 92 F

ABONNEZ-VOUS
à
HISTORAMA
MENSUEL

Les plus grands historiens vous racontent leurs découvertes et vous révèlent les secrets de l'Histoire.

1 an 12 numéros
270 F au lieu de 336 F

Bon à découper (ou recopier) à retourner accompagné de votre règlement à HISTORAMA - Service Abonnements - 60732 Ste-Geneviève cedex

Oui, je désire m'abonner à HISTORAMA, pour 1 an (12 numéros) au prix spécial de 270 F au lieu de 336 F.

Nom
Prénom
Adresse
Code postal
Ville

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire CCP Tarif abonnement étranger (train-bateau) 340 F

L'alerte à Dong-Dang, l'attaque du poste le 9 à 21h, la mort du commandant Soulié le 10 à 3h, les tentatives de pénétration des Japonais, l'action de plus en plus précise de leur artillerie, puis de charges explosives, la défense héroïque du capitaine Annosse au cours de ces trois nuits et le quatrième jour, le 12, jusqu'au milieu de l'après-midi, son assassinat sauvage après que les Japonais eurent submergé les derniers défenseurs et l'affreux supplice collectif de ceux-ci, dont réchappa un seul des militaires européens, l'infirmier-téléphoniste Fernand Cron (décédé le 10 avril 1989) grâce à sa petite taille et, surtout, à son courage lucide, tout cela a été raconté dans son livre "Le Destin de l'Indochine" par le général Sabattier qui disposait du rapport d'opérations établi par le capitaine Vernières, miraculeusement rescapé de la garnison de Langson.

Le marsouin Cron, très proche du capitaine par ses fonctions, a fait dans *France-Dimanche* en 1959, puis dans *Ouest-France* en 1981 le récit de sa propre aventure, mais aussi des événements qui l'ont précédée (cf. page 9 "J'ai été décapité par les Japonais").

Le journaliste et écrivain Georges Fleury, dans son livre assez récent "Mourir à Langson", a largement évoqué le destin du capitaine Annosse et celui de Fernand Cron, utilisant les témoignages de celui-ci, mais aussi celui, qu'il connut par le colonel Ver-

nières, du lieutenant Hénaff, prisonnier des Japonais à Langson ; celui-ci avait été contraint par le colonel Shizumé, chef des forces nippones de cette région, à inciter Annosse à se rendre.

De l'extérieur du poste il eut une assez longue conversation avec celui-ci, posté au-dessus de la porte d'entrée du fort, qui après un retrait de dix minutes revint porteur de ce message destiné aux Japonais et le lui lança : "J'ai reçu la mission de garder à la France le fort Van Vollenhoven. Je remplirai ma mission jusqu'au bout. Annosse".

Dans la citation attribuée au capitaine le texte du message est un peu différent ; mais on relève dans les quatre textes cités plus haut des divergences plus importantes en particulier sur les conditions mêmes de la fin du combat (en tout cas aucun ne permet d'imaginer un seul instant qu'Annosse avait "capitulé" comme un auteur a pu l'écrire imprudemment, car ce mot, est, en l'occurrence, tout à fait impropre) et sur l'horaire des événements du 12 mars, depuis le matin jusqu'à la sauvage exécution du malheureux capitaine.

Sur les modalités de celle-ci il y a une assez large concordance. Après avoir reçu les félicitations du colonel nippon pour le grand courage et la valeur de sa troupe : des "lions", il fut contraint de s'asseoir au sol devant un groupe d'officiers installés sur des chaises, dont le chef lui pose des questions ; l'une des réponses d'Annosse ne semble pas plaire au colonel. Un officier l'assomme d'un violent coup de fourreau de sabre sur la nuque, un autre, peu après, l'achève d'une balle de revolver dans la tête.

Tout récemment le général Varney a rapporté dans la revue "Le Casoar" comment il fut le premier depuis cette tragédie, en juillet 1946, à revenir à Dong-Dang à la tête de sa compagnie du 21ème RIC. Il chercha, sur les vestiges mêmes du fort et du poste, à analyser les conditions de la lutte de la 6ème Compagnie du 3ème RTT et de la mort de son chef, l'un de ses camarades de Saint-Cyr.

Sa conviction est que celui-ci, après les attaques répétées chaque nuit, après le bombardement et l'assaut du quatrième jour de siège, avec une troupe ayant de très nombreux blessés, "n'avait plus les moyens de poursuivre la résistance". Il faut savoir d'ailleurs que les Japonais eurent toute liberté d'installer leurs quatre canons sur une position dominante à l'abri des deux 75 du fort, dont ils connaissaient l'emplacement, et que le 13, à partir de 3h, ils tirèrent sans arrêt dans les créneaux au point qu'au matin il ne restait plus que trois fusils-mitrailleurs en état sur 21.

"Je suis persuadé, ajoute le général Varney, que le souci de sauver de très nombreux tirailleurs blessés a pesé lourd dans sa décision de cesser le combat, je ne doute pas qu'à un moment il ait pensé à Pol Lapeyre... mais il ne savait pas qu'il n'éviterait pas un massacre."

Les lecteurs d'"Hommes et Destins" savent par le tome VII (page 297-298) que Pol Lapeyre est ce sous-lieutenant, issu de Saint-Cyr, qui au Maroc, en 1925, commandant un poste de tirailleurs sénégalais pendant la guerre du Rif, le fit sauter plutôt que de se rendre.

Concluons par ce témoignage du capitaine Baillivy, l'un des camarades de Pierre Annosse au 3ème RTT, qui, dans une lettre à la sœur de celui-ci, peu après sa rencontre avec Fernand Cron, écrivit à son propos : "il a dû vous faire part de l'admirable résistance de votre frère et de son assassinat..." et poursuivit : "J'ai vu votre frère peu de jours avant la tragédie du 9 au 19 mars au cours d'une permission qu'il a passée à Hanoï et Dap-Cau. Plein de vie, heureux-d'être, quoique très jeune capitaine, investi d'un commandant important, il témoignait d'une grande activité, satisfait d'y être employé. Hélas, il ne reste plus rien de cette belle énergie, si ce n'est le souvenir d'un chef remarquable, dont la fin fut celle d'un héros". Ce jugement est conforme à celui d'autres de ses camarades rescapés du Tonkin.

Le capitaine Pierre Annosse a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume par décret du 16 janvier 1947, avec la citation suivante : "Magnifique officier d'une bravoure hors de pair. Le 9 mars 1945, lors de l'attaque japonaise de Dong-Dang, a pris, à la mort de son chef, le commandement du fort. A su résister pendant trois jours à un ennemi mordant et très supérieur en nombre et disposant de puissants moyens. Par son courage souriant, son inaltérable sang-froid, sa froide résolution, a su galvaniser ses hommes qui ont rivalisé d'héroïsme et infligé de très lourdes pertes à l'assaillant. A une demande de reddition a répondu : "J'ai reçu la mission de défendre le fort Van Vollenhoven, je le défendrais jusqu'au bout". A trouvé une mort glorieuse au milieu de la troupe (Français et Annamites)."

Ses restes n'ont pu être retrouvés, aussi pouvons-nous espérer que son souvenir sera perpétué par l'inscription de son nom sur le "Mur des disparus", qui doit être construit à la Nécropole de Fréjus.

Septembre 1989
Jean d'ARBAUMONT

TÉMOIGNAGES

"J'ai été décapité par les Japonais"

Le 11 avril 1989 s'éteignit Fernand Cron au milieu des siens en Charente. Il avait 77 ans.

Cet ancien marsouin a vécu un martyre exceptionnel et incroyable après avoir été fait prisonnier des Japonais lors du coup de force du 9 mars 1945.

Téléphoniste au 3ème Régiment de tirailleurs tonkinois stationné au fort de Dong-Dang, il assiste au débarquement massif et rapide des Japonais qui ne tardent pas à encercler son poste où se trouvent 150 hommes. Les Japs sont au moins 300. Les combats très meurtriers vont durer 3 jours et 3 nuits et après une ultime canonnade, les Japonais entrent dans le fort et font prisonniers les 50 survivants.

Le capitaine Annosse, (1) commandant le poste, est interpellé en anglais par un officier japonais qui tient à féliciter ses hommes pour leur courage. Puis il le fait asseoir sur le sol et un autre officier lui assène un coup de sabre sur la nuque et l'achève à coups de revolver... Bel hommage en vérité.

Les autres prisonniers sont alors attachés deux par deux, les mains derrière le dos, et c'est le départ en colonne vers le poste des Japonais, où une tranchée de 1,50 m de profondeur a été fraîchement creusée.

Les malheureux sont alors placés à genoux au bord du trou et les exécutions commencent par un bout. Fernand Cron est dans les derniers et voit ses compagnons décapités les uns après les autres d'un rapide coup de sabre, abattu avec force par un énorme Japonais qui rit de toutes ses dents. Les corps tombent en cadence au fond de la tranchée....

Laissons Fernand Cron raconter la suite :

"Quand mon tour est arrivé, il ne restait plus que 7 camarades derrière moi. Quarante-deux étaient déjà morts et gisaient dans l'horrible fosse. J'étais en équilibre à genoux au bord, mais pas assis sur mes talons. Le Japonais a posé son sabre sur ma nuque pour prendre un repère. Quand le coup est parti, je l'ai accompagné tant et si bien que le sabre m'a touché non pas sur la nuque

mais à la base du cou. J'ai fait une pirouette complète pour me retrouver face au ciel couché sur mes camarades.

Peu après un camarade hindou est tombé sur moi et m'a recouvert entièrement du fait de sa grande taille. (Je mesure 1,57 m seulement et cela m'a bien aidé). Les Japonais l'achèvent à coups de baïonnette, mais par chance je ne suis pas touché. Il est évident que je ne devais pas mourir ce jour-là !

Après les exécutions, les Japonais s'en vont.

Fernand Cron poursuit : "Les mains toujours liées, j'ai pu dégager le corps qui était sur moi en m'aidant des jambes. J'ai appelé mes camarades. Aucun n'a répondu. J'entendais le glou-glou du sang qui s'écoulait des plaies béantes. Moi-même je sentais que cela ruisselait aussi dans mon dos."

Un boyau destiné à l'écoulement des eaux permet à Fernand Cron de sortir la nuit tombée, en rampant, de la tranchée. Quelques mètres plus loin il entend du bruit et voit avec surprise deux tirailleurs tonkinois tapis dans un buisson. L'un a lui aussi reçu un coup de sabre et neuf coups de baïonnette dans le dos. Le plus valide lui délie les mains et prend la fuite rapidement en le laissant seul avec le grand blessé.

Fernand Cron prend alors le malheureux sur son dos meurtri et réussit à rejoindre le bord du fleuve.

Soudain une très forte lueur s'élève dans le ciel. Ce sont les Japonais qui revenus sur place ont arrosé la fosse d'essence, faisant tout simplement brûler les cadavres...

Le malheureux et courageux téléphoniste reprend sa marche, avec le tirailleur sur son dos, espérant retrouver une mission catholique qu'il connaît et qui se trouve à 7 km. En vain, car ils vont errer toute la nuit. Au petit matin, ils arrivent dans un petit village dont les habitants leur donnent à boire et à manger, mais leur demandent de repartir par peur de représailles des Japonais. Ils les conduisent dans une clairière éloignée et leur apportent des couvertures et de quoi faire des pansements. Les villageois repartent avec le tirailleur et laissent Fernand Cron seul avec quelques provisions et des habits de nha-qué ainsi

qu'un chapeau conique. Il va ainsi de village en village, appuyé sur un bâton et les patrouilles japonaises ne prêtent pas attention à ce vieux paysan qui marche courbé sous son grand chapeau.

Finale après plusieurs jours de marche de village en village où les paysans lui donnaient à manger, il rencontre un soldat indochinois qui lui dit tenter de rejoindre un petit détachement français commandé par le capitaine Michel.

Redonnons la parole à Fernand Cron :

"Je l'ai suivi avec une confiance aveugle. Nous avons marché toute la nuit, il a fallu traverser une rivière avec de l'eau qui atteignait mon cou et par conséquent ma blessure béante. J'avais la fièvre, sûrement à 40°C. Mon compagnon indochinois m'aidait du mieux qu'il pouvait.

Nous avons trouvé le détachement le lendemain soir. J'étais épuisé et le capitaine Michel m'a accueilli avec un étonnement que l'on pouvait imaginer en raison de mon état...

"Puis on est reparti dans la brousse. On mangeait un cochon que le capitaine avait acheté et mes compagnons entreprirent alors de me soigner en lavant ma blessure à l'eau bouillante. C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à vraiment souffrir, car avec le sang coagulé, je ne sentais pas trop ma plaie. Afin que ma tête ne brinqueballe pas trop, mes braves compagnons l'arrimaient solidement avec des bouts d'étoffe... !!

Le voyage de la petite troupe de 70 hommes et le calvaire de Fernand Cron devaient durer 18 jours, à raison de 50 à 80 km par jour (ce qui paraît incroyable) pour atteindre la frontière chinoise par un passage du côté de Lao Kay.

Le petit téléphoniste tenait toujours, buvant de l'eau bouillie avec des feuilles de goyave dont il aspergeait sa blessure.



(1) Voir page 7 la biographie du capitaine Annosse.

A propos du centenaire de H (*)

Sale, pas rasé, les cheveux longs, il marchait, marchait, vivant comme dans un nuage, dormant peu la nuit, à cause de la douleur lancinante de son cou. Il ne pouvait plus supporter aucune chemise, il allait donc torse nu sous le soleil.

Enfin, la colonne arrive en Chine et est accueillie par la 14^{ème} Mission française et par les Américains. Il est alors soigné, habillé correctement et nourri avec abondance. Les Américains l'appellent "le miraculé français". Il est convoyé par avion jusqu'à Kuming dont l'hôpital de campagne pourtant bien équipé, ne peut cependant pas pratiquer une telle intervention. Le temps de lui redonner des forces, de le décorer (médaille militaire et croix de guerre avec palme) et on l'évacue vers les Indes dans un hôpital avec médecins anglais et français. Peu pressés, car c'était une opération terriblement risquée.

Fernand Cron raconte :

"J'étais là, on ne s'occupait pas de moi. Je sentais que j'allais devenir fou avec ma tête de travers. J'avais un "boulon de dévissé". Et puis, ils se sont décidés. Il y avait 22 médecins dans la salle d'opération. Cela a duré 8 heures..."

Greffé, plâtré, rééduqué, Fernand Cron est sauvé. Toutefois il ne retrouvera sa famille que le 13 octobre 1945.

Mais avant cela, nouvelle émotion... Ses papiers n'étant pas en règle, il rate son avion qui s'écrase sur une montagne. Aucun survivant. "Vous voyez, ce jour-là non plus, je ne devais pas mourir..."

Revenu en France, plusieurs interventions chirurgicales lui redonnèrent un port de tête normal.

Quelques semaines avant sa mort le 11 avril 1989, à 77 ans, il eut l'amertume de voir le Président de la République rendre hommage à l'empereur Hiro-Hito...

L'ANAI exprime sa reconnaissance au Président de la République et au Ministre des Anciens Combattants qui ont accueilli sa plainte et compris son indignation. Nous sommes rassurés de voir ces hautes autorités soucieuses comme nous de l'honneur de la France et des droits de l'homme.

Le gouvernement français nous a promis qu'aucune cérémonie du centenaire de H (*) ne se déroulerait à l'extérieur de l'UNESCO. Nous avons foi en sa parole.

Si le parti communiste organise des célébrations dans ses propriétés privées, notamment à Montreuil, c'est la preuve qu'en France il y a encore des libertés pour les ennemis de la liberté. Nous nous réjouissons d'ailleurs de voir ceux qui ont inspiré les saboteurs de l'armement des troupes d'Indochine montrer leur vrai visage à la jeunesse française.

Mais l'UNESCO est bien embarrassée. La décision de son assemblée générale du 31 octobre 1987 lui pèse. Jusqu'à maintenant le directeur général espérait qu'une "perestroïka" vietnamienne amènerait les autorités de Hanoi à oublier leur proposition de l'époque. Mais aucune "duong moi" ne s'ouvre à l'horizon ; le huitième plenum du parti communiste vietnamien, qui aurait pu en débattre, a été différé. A la date prévue, au contraire, la délégation permanente du Vietnam auprès

de l'UNESCO a présenté sa demande de locaux afin d'organiser un spectacle, une exposition de photographies et une réception dans l'enceinte internationale.

L'ANAI espère encore que le directeur général de l'UNESCO sera sensible à la colère qui monte autour de son palais. Comment une instance amie pourrait-elle insulter d'un cœur léger le sentiment national du pays dont ses fonctionnaires partagent la vie quotidienne ? Comment laisserait-elle compromettre par cette insulte l'aide que la France est sur le point d'apporter à la reconstruction du Vietnam ? Comment renoncerait-elle de ce fait à toute éventualité d'un retour des Etats-Unis dans son sein ?

Nous connaissons l'ingéniosité des Vietnamiens et la ténacité des communistes. Ils sont capables d'imaginer un compromis d'apparence anodine qu'une habile propagande transformera en victoire éclatante ; par exemple : une exposition littéraire et un spectacle culturel suivis d'une réception en l'honneur des artistes et des spectateurs, sans que le nom de H (*) soit écrit ou prononcé. L'UNESCO ne pourrait en refuser le principe. Et le lendemain la presse titrerait : "Célébration de H (*) aux Nations Unies". Dieu préserve de ce piège les représentants de la France !

A notre échelon une seule tâche nous incombe : exprimer notre émotion au directeur général de l'UNESCO. *Que chacun lui écrive ce que dicte son cœur ; les uns mettront l'accent sur la fidélité à nos morts, à nos blessés, à nos prisonniers, les autres parleront des deux millions de réfugiés au péril de leur vie (1). Le peuple français a droit à la parole en France.*

**Le Général de Division Guy Simon
Président de l'ANAI et du CNE**

(*) H comme Hô Chi Minh, Hitler, etc.

(1) Dernière trouvaille d'une revue vietnamienne communiste : présenter H (*) comme le premier boat people !

VIETNAM ET CAMBODGE

Quelques nouvelles dans le domaine économique.

— On constate le retour au Vietnam de certaines firmes françaises. La banque Indosuez a ouvert un bureau à Ho-Chi-Minh-Ville en novembre 1989, comme l'a fait auparavant la BFCE.

La Banque Nationale de Paris (BNP) a annoncé, dans les derniers jours du mois d'octobre 1989, qu'elle venait d'obtenir l'agrément des autorités vietnamiennes pour installer une représentation à Hanoi, avec une antenne à Ho-Chi-Minh-Ville.

Enfin, la Société d'applications générales d'électricité et de mécanique (SAGEM) a publié un communiqué, fin novembre 1989, révélant la commande par le gouvernement vietnamien d'un nouveau télex pour la ville de Haiphong. La passation de ce marché fait suite à l'inauguration de centraux SAGEM à Hanoi et Ho-Chi-Minh-Ville.

— En novembre dernier, dans le *Nhan-Dan*, quotidien officiel du parti communiste vietnamien, le premier ministre Do-Muoi se flatte d'une augmentation des échanges extérieurs. Selon lui, l'année 1989 devrait permettre d'enregistrer 50% de croissance des exportations et 3,2% pour les importations. Do-Muoi ajoute que le montant des exportations aurait atteint le chiffre record de 1,007 milliard de dollars. Tous ces chiffres sont à prendre avec une certaine réserve mais tendraient à confirmer des progrès de l'économie vietnamienne tombée à un très bas niveau.

— Les correspondants du *Figaro* relèvent, en décembre 1989, un record de 18,2 millions de tonnes pour la récolte de riz au Vietnam, qui redevient, pour la première fois depuis dix ans, exportateur. Ces bons résultats seraient dus à la décision du VI^{ème} congrès du PCV (décembre 1986) de privatiser une partie de l'agriculture et, aussi, à des conditions climatiques favorables.

— La presse de Hanoi a annoncé que le Vietnam a produit, en 1989, 1,49 million de tonnes de pétrole, extrait de champs offshore de la Mer de Chine par la société mixte soviéto-vietnamienne "Vietxopetro". Cette production pourrait atteindre 2,5 millions de tonnes de brut en 1990. D'autres compagnies belgo-anglo-néerlandaise (Shell), française (Total), britannique (BP), franco-anglaise (CEPT) ont

commencé des explorations en Mer de Chine.

L'Australien BHP a rejoint ces sociétés européennes dans le domaine de la prospection et est en passe de réaliser son plus gros investissement au Vietnam aux termes d'un accord avec la compagnie nationale (Petrovietnam). Les activités de BHP devraient débuter courant 1990.

La recherche pétrolière au large des côtes du Vietnam ne constitue pas une nouveauté et elle a intéressé autrefois le gouvernement général français. Elle explique aussi la vive rivalité opposant Chinois et Vietnamiens pour la possession des deux petits archipels des Spratleys et des Paracels, dont la seule ressource apparente est le guano ; la proximité de possibles exploitations offshore d'hydrocarbures multiple leur valeur d'un important coefficient. Pour le moment les Spratleys sont tenues en majeure partie par l'armée vietnamienne mais revendiquées fermement par Pékin, qui occupe déjà les Paracels, prises en 1974 aux forces de l'ex-République du Vietnam (Saïgon), trop occupée à cette époque par le conflit avec le Nord.

— Le ministre du Plan cambodgien a récemment fait état d'une réorientation de l'économie de son pays : doublement des importations originaires des Etats capitalistes d'Asie compensant une baisse probable de celles en provenance des pays du Comecon.

*
* *

Qui va prendre la tête du PC vietnamien ?

En ce début d'année 1990, la presse internationale s'est fait l'écho d'une démission prochaine du secrétaire général du PCV, Nguyen Van Linh. Ces bruits s'accompagnent d'une importante restriction : Linh ne partirait pas immédiatement mais après le plenum du Parti prévu dans les prochaines semaines.

On savait Linh gravement malade depuis un certain temps et sa retraite — à soixante quatorze ans — ne peut constituer une surprise, même si son passage à la tête du parti aura été bref pour un régime communiste. Il accéda en effet à sa haute fonction en décembre 1986, en remplacement de Truong Chinh, démissionnaire. Cette arrivée au sommet de l'appareil com-

muniste vietnamien fit naître quelques espoirs chez les observateurs politiques qui se plurent alors à voir en lui un "réformateur".

Il sut en effet initier une politique économique dynamique à Ho-Chi-Minh-Ville dès 1982 (époque où il fut nommé à la tête du Parti dans la capitale sud-vietnamienne), parfois même en s'opposant à l'orthodoxie des hiérarques hanoïens. On a pu dire qu'il fut ainsi un précurseur de la réforme lancée en 1985 dans tout le pays et visant à vivifier et impulser une économie moribonde.

Ces espoirs parurent se concrétiser, voire s'amplifier, quand Vo Van Kiet arriva, à titre intérimaire, à la tête du gouvernement en mars 1988 ; considéré comme le chef de file des "réformateurs", âgé de soixante-cinq ans, Vo Van Kiet s'était distingué par son intervention du VI^{ème} congrès du PCV, condamnant avec vigueur corruption et incompétence tant au Parti que dans les rouages gouvernementaux.

Bien vite, il fallut déchanter. L'Assemblée nationale devait en effet élire au poste de premier ministre, en juin 1988, un "communiste pur et dur", Do Muoi, proche des chefs historiques et partisan convaincu de la fermeté idéologique.

Au moment où Nguyen Van Linh va passer la main, la question se pose à nouveau. Pour lui succéder pensera-t-on à un homme de réformes, partisan d'une "perestroïka vietnamienne", du style de Vo Van Kiet ? Choisira-t-on un cacique, héritier de Ho Chi Minh, Le Duan et Truong Chinh, comme Do

Ironie du sort : désormais, pour des raisons pratiques d'orientation, les deux noms de rues qui divisent cohabiteront un bon moment !



Réponse à notre concours photo

(cf. bulletin du 4^{ème} trimestre, p. 21)

La question posée n'a apparemment pas suscité un enthousiasme délirant de la part de nos lecteurs.

Félicitons donc notre adhérent courageux qui s'est rendu impasse Compoint alors qu'il habite 91, bis rue de Paris à Torcy (le bout du RER, sinon du monde...).

Fernand Begeot nous a retransmis la photo que nous reproduisons ci-contre. Vous apprécierez la mise en scène particulièrement recherchée.



Addenda (25.1.90)

Juste au moment de "boucler ce papier" (comme disent les journalistes), la presse annonce l'abandon par Sihanouk de la tête de la coalition des mouvements de résistance contre le gouvernement pro-vietnamien de Hun Sen. C'est la cinquième fois qu'il prend une telle décision !

Plus que jamais "prince changeant", ce nouveau coup d'éclat ne va pas contribuer à rehausser son image de marque, même s'il semble avoir agi cette fois sous une certaine pression internationale.

La thèse soutenue ici d'une possible — peut-être même souhaitable ? — abdication s'en trouve plutôt confortée.

Muoi ? Verra-t-on apparaître un homme nouveau, s'imposant comme ayant les capacités d'adapter à son pays les mouvements qui bouleversent le monde communiste ? Ou assistera-t-on à un retour, assez stupéfiant, sur le devant de la scène d'un homme qui, au côté de Ho Chi Minh, a incarné le triomphe du communisme vietnamien, le général Vo Nguyen Giap ? Des bruits nous sont parvenus faisant état de sa possible résurrection politique. Déjà, en 1981, le nom de Giap avait été avancé pour le poste de chef du gouvernement. Son élimination du bureau politique — le saint des saints en régime communiste — en 1982 semblait marquer la fin des ambitions du vainqueur de Dien Bien Phu. Pourtant, il fut à nouveau question de lui en 1986 pour succéder à Pham Van Dong à la tête du gouvernement. Son éviction du bureau politique se trouvant confirmée, il fut encore une fois plongé dans les oubliettes. Cette troisième opportunité, avec la succession de Linh, le verra-t-elle reprendre du service, à la place prépondérante de chef du Parti ? Sa notoriété internationale pourrait l'aider dans ce tardif rétablissement (il a 76 ans !) et en faire un pendant asiatique de Jaruzelski...

Affaire à suivre, car il est certain que l'année 1990 va être d'une grande importance pour la République socialiste du Vietnam.

*
* *

Réflexion sur la situation au Cambodge

Le Cambodge ne quitte guère "la une" des journaux. Quand les opérations militaires perdent en intensité, une conférence internationale prend le relais.

Le monde entier, hanté par le souvenir de l'effroyable génocide perpétré

par les khmers rouges de Pol Pot, s'inquiète sur le devenir de ce petit pays — petit par la superficie et la population — mais grand par un passé écrit dans la pierre des monuments du groupe d'Angkor.

Les points de vue des factions qui luttent pour prendre le contrôle de la situation paraissent inconciliables, d'autant que, derrière les protagonistes, les grandes et moyennes puissances pèsent sur les événements : Chine et aussi Thaïlande derrière les khmers rouges, URSS et Vietnam derrière l'actuel gouvernement de Phnom-Penh de Hun Sen.

Dans ces conditions, une paix sur cette terre ne peut-elle pas être envisagée ? Il paraît bien à l'observateur attentif qu'une constante se dégage : l'importance de la monarchie pour le peuple, les paysans en particulier. Le pays continue de vivre dans l'ombre de ces rois qui ont bâti Angkor, unique prestige du pays dans le monde, qui ont su — Sihanouk — louvoyer pour permettre, vaille que vaille, une survie de cet Etat khmer, depuis longtemps menacé de disparition, coïncé qu'il se trouve entre Thaïs et Vietnamiens, plus prolifiques et plus dynamiques que les Cambodgiens.

Seulement Sihanouk, par ses volte-face, ses foudraces, mérite amplement son surnom de "prince changeant" et a gravement perdu de sa crédibilité, d'autant qu'il n'a pas su — ou pas pu — rester au-dessus de la mêlée et s'est trop investi dans son propre parti, le Funcinpec, au sein de la coalition qui lutte contre le gouvernement de Phnom Penh aux ordres de Hanoi.

Sihanouk fait aussi l'objet de vives critiques pour son action passée. C'est ainsi que le général Sosthène Fernandez, ex-commandant des forces khmères, formé à l'école militaire française, déplore que l'ancien roi ait pu être l'auxiliaire du Nord-Vietnam dans la lutte contre les Américains en autorisant les bases communistes dans les provinces frontalières. Il lui reproche d'avoir conservé cette attitude collaboratrice durant la période de la République de Lon-Nol et conclu un pacte avec communistes vietnamiens et khmers rouges pour faire la guerre à son propre pays, par haine du maréchal Lon Nol qui l'avait chassé du pouvoir. Il lui fait grief de ce que, durant l'épisode dramatique des khmers rouges, il ait cru devoir se maintenir auprès de Pol Pot avec le titre purement symbolique de chef de l'Etat du "Kampuchea démocratique", mais apportant ainsi un semblant de caution.

Malgré ce lourd passé, dans une période mouvementée et pleine de drames, Sihanouk demeure une des

clés du problème. Une personnalité, connaissant admirablement la scène et les acteurs de l'imbroglie cambodgien, nous disait récemment : "Toute solution passera inévitablement par Sihanouk".

La monarchie apparaît bien en effet comme le seul ciment possible pour recoller les morceaux du Cambodge éclaté. Mais de plus ne dispose-t-elle pas d'un atout exceptionnel, celui de la continuité résumée dans la formule bien connue : "Le Roi est mort, vive le Roi" ? Quand un souverain se trouve, pour des raisons politiques, personnelles, conjoncturelles, en difficulté, il a toujours la possibilité d'abdiquer en faveur du prince héritier. Si donc Sihanouk, trop marqué par les douloureux événements qu'il a vécus et les positions qu'il fut amené à prendre au gré des circonstances et, parfois, à son corps défendant, devait se retirer, il pourrait toujours confier l'Etat au prince Norodom Ranariddh.

Ce fils de l'ex-roi du Cambodge est le seul survivant des massacres khmers rouges dans sa descendance qui possède une stature nationale et même internationale. Professeur de droit maritime à la faculté d'Aix-en-Provence, il a rejoint le Cambodge, sur ordre de son père, pour prendre le commandement sur le terrain des "forces sihanoukistes". Il a aussi représenté — ou même remplacé — son père dans des conférences et rencontré des diplomates de haut rang quand il se trouvait à Bangkok.

Son anti-communisme paraît incontestable, comme le démontre sa lutte contre le régime de Phnom Penh ; il mène son combat parallèlement aux actions des khmers rouges mais sans collaboration avec eux. Bref, il peut constituer un élément à ne pas négliger dans la recherche d'une solution bien difficile à mener à son terme.

25.1.1990
Guy DEMAISON

Solution des mots croisés de BA COP N°7

Horizontalement : 1. Démocrate — 2. Onéreuses — 3. Da — Bers — 4. Brillasse — 5. Sein — En — 6. Ur — Ma — 7. Recentrai — 8. Eventaire — 9. Septennat.

Verticalement : I. Doublures — II. En — Rêve — III. Médis — Cep — IV. Oralement — V. Ce — Liante — VI. Ruban — Tan — VII. Ases — Crin — VIII. Herse — Ara — IX. Essentiel.

Honneur à la marine marchande

Nous avons jusqu'à présent consacré cette rubrique maritime à la Marine nationale. Il ne faut pas oublier le rôle essentiel, bien que plus effacé, de la Marine marchande, fidèle compagne de la Royale, qui sans relâche a apporté tous les hommes, matériels et approvisionnements qui étaient nécessaires en Indochine.

C'est pourquoi nous sommes heureux de donner la parole à un ancien de la "Mar-Mar", Christian Sagot, qui a "briqué" les lignes d'Extrême-Orient jusqu'en Chine sous les couleurs des Messageries Maritimes.

Il raconte ici l'un de ses voyages jusqu'à Saïgon en 1950, sur un cargo construit en 1914... (1)

Nous tenons à remercier particulièrement le journal Le Marin, et en particulier Jean-Yves Brouard, de nous avoir donné l'autorisation de reproduire le texte paru il y a quelque temps dans cette publication.

(1) Cargo de 11610 TPL — L = 145 m — larg. = 19 m — 5 500 CH — Vitesse 11,5 nœuds.

A BORD DU "YANG-TSÉ"

Echouage sous les rafales

Après quelques déboires à deux appareillages précédents, le cargo "Yang-Tsé" des Messageries Maritimes poursuit, au printemps 1950, son long périple qui doit le mener, d'escale en escale, jusqu'en Extrême-Orient et en Chine en particulier. Des conditions de vie et de travail disparues de nos jours, comme nous le raconte notre témoin, M. Christian Sagot...

Maintenant, nous devons traverser l'océan Indien en quinze jours en direction de Ceylan, qui s'apercevait de loin grâce à ses petites montages verdoyantes. Un pays magnifique, très coloré, à commencer par ses habitants vêtus de façon criarde. Nous y passâmes quelques jours, puis y chargeâmes des caisses bien fermées, grands cubes en bois contenant du blé. Puis deux jours plus tard, ce fut notre arrivée à Pondichéry, l'ex-comptoir français. Nous mouillâmes l'ancre en rade : il n'y avait ni quai ni appontement, ni port. Nous n'avions plus qu'à attendre la venue du représentant de la compagnie avec son personnel, c'est-à-dire des indigènes locaux.

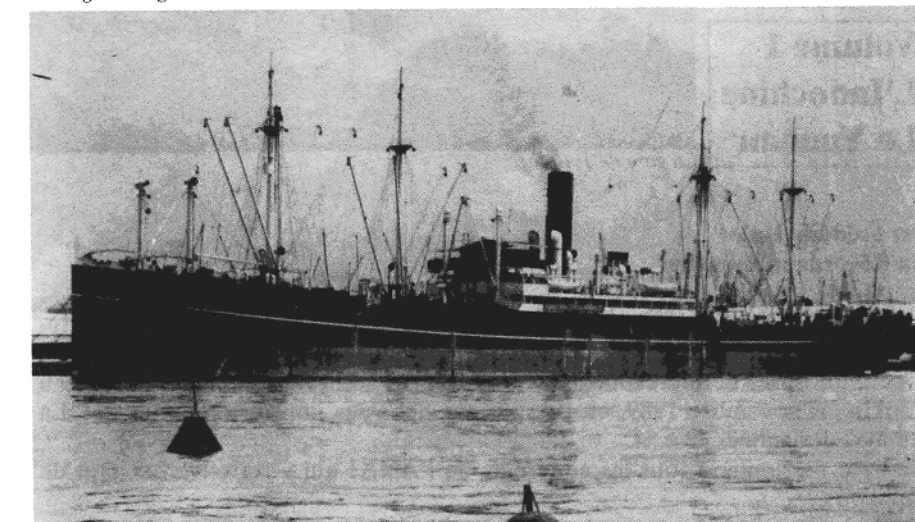
Ils arrivèrent dans des embarcations très bizarres, sortes d'assemblages de planches cousues les unes aux autres avec des lianes de chanvre qui ressemblaient à un laçage de chaussure. C'était très primitif : on se demandait comment le bateau ne coulait pas ! Il servait pourtant au transport des marchandises entre la plage et le cargo, avec l'avantage d'être très grand. Ces embarcations allaient s'échouer, dans un mètre d'eau, sur la plage où les

Indiens venaient les décharger, à dos d'homme, de leur contenu. C'était très pénible.

Notre escale d'après était un port de Birmanie, puis Singapour, les Philippines... Nous approchions du cap Saint-Jacques, grand rocher jaillissant de la mer. Bientôt Saïgon, que j'attendais de voir depuis bien des années pour de multiples raisons, dont une personnelle : retrouver mes frères qui y faisaient la guerre.

L'Indochine fut très meurtrière pour nos soldats. Je n'étais que marin de la Marchande, mais les risques étaient aussi grands. Il ne fallait pas oublier que notre bateau était en majeure partie chargé d'armes et de munitions ainsi que de vivres pour l'armée. Avant

Le cargo "Yang Tsé".



A propos du dragueur "Héliotrope" (bulletin du 4ème trimestre 89)

Suite à l'appel de Raymond Girard, nous recevons de notre adhérent Georges Muhlebach, maître-mécanicien du D 334 de 1945 à 1947, une photo des anciens du D 334 (1ère appellation de l'Héliotrope). On y reconnaît le commandant Cadic qui a conduit le bâtiment en Indochine en 1945 ainsi que l'actuel contre-amiral (2S) Labbé qui l'a ramené en France.



immobilisés pour quelques heures, le temps de la prochaine marée. Nous sûmes bien vite que les Viets étaient là, à cinquante ou cent mètres de nous. Ils commencèrent par une rafale de FM. Là, je pris conscience du danger !

Le commandant ordonna à tout l'équipage qui était sur le pont de se mettre à l'abri dans les coursives.

Le flux aidant
Les militaires qui nous protégeaient

ripostèrent un peu à l'aveuglette dans cette végétation très dense. En bordure du fleuve mais en arrière-plan, l'immensité des rizières à perte de vue est très difficile d'accès. Le temps était en faveur de l'ennemi. D'autre part, nous nous posions la question de savoir si le bateau pouvait se sortir seul du banc de sable, ou si nous devions attendre l'aide de la Marine nationale. Nous risquions d'y passer la nuit et d'être attaqués si nous restions immobilisés trop longtemps.

Quelques heures plus tard, le flux aidant, le bateau se mit à bouger doucement. Le commandant donna les ordres à la machine. Nous devions faire machine arrière lente pour dégager l'étrave. Finalement, le Yang-Tsé reprit sa position au centre de la rivière et le pilote la direction des opérations. Il mit sur "avant lente" et le bateau reprit sa route. Chacun de nous espérait arriver à destination sans plus d'accrocs.

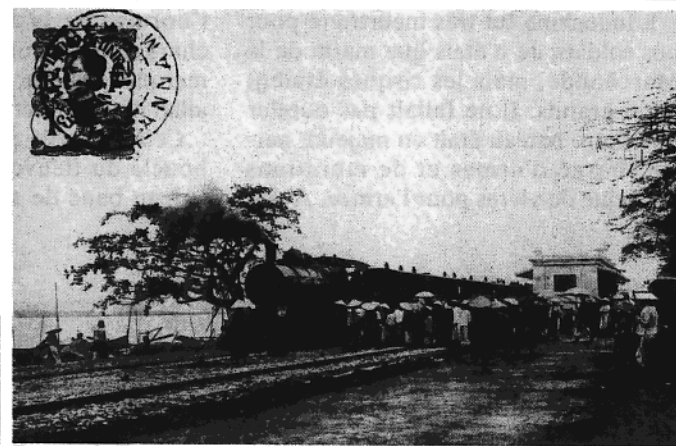
La rivière était très longue, mais surtout très sinueuse ! A chaque méandre, à chaque détour de ces innombrables coudes, nous risquions de tomber dans une embuscade. Tels de petits châteaux forts, on apercevait de nombreux miradors plantés dans les rizières et entourés de palissades de bambou. Puis dans le lointain, après une courbe, nous pûmes apercevoir les premières paillotes des faubourg de Saïgon.

Christian Sagot

(A suivre)

Les chemins de fer de la France d'outre-mer

Volume 1
L'Indochine
Le Yunnan



En gare de Tourane

par Frédéric Hulot
La Régordane Editeurs

Un récit captivant, une documentation exceptionnelle, de nombreuses illustrations inédites couvrant l'inauguration du "Saïgon-Cholon" le 27 décembre 1881, avec photos des dernières locomotives à vapeur françaises circulant encore au Tonkin en novembre 1989, en passant par des vues impressionnantes de "La Rafale" des années 48 à 54.

Ce livre passionnera tous les adhérents de l'ANAI qui y retrouveront tant de souvenirs...

BON DE COMMANDE
à retourner à l'Association nationale des anciens d'Indochine et du Souvenir Indochinois — 15, rue de Richelieu — 75001 Paris

Nom

Prénom

Rue

..... N°

Ville

Code postal

désire recevoir exemplaire(s) des Chemins de fer d'Indochine au prix unitaire spécial de 270 F franco.

Règlement ci-joint (à l'ordre de l'ANAI) :

chèque bancaire

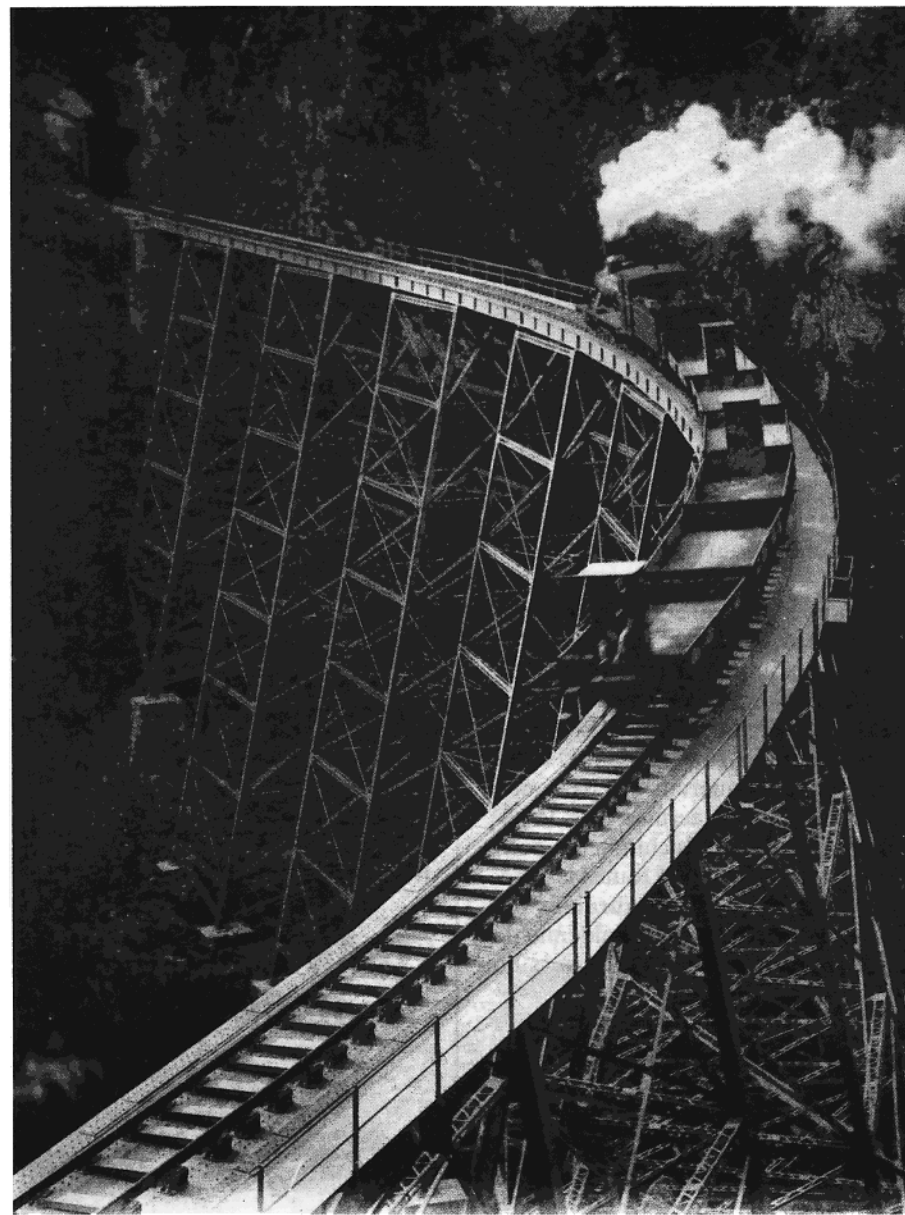
chèque postal

mandat-lettre

Signature :

UNE RÉALISATION EXTRAORDINAIRE AU XIX^{ème} SIÈCLE

Le chemin de fer du Tonkin au Yunnan



Le pont du km 83 dit "Pont de Dentelle"

Photo extraite du livre de Frédéric Hulot "Les chemins de fer d'Indochine" (cf. page 14)

A la fin du dix-neuvième siècle, après l'établissement du protectorat français sur le Tonkin, les autorités coloniales élaborèrent un vaste programme de travaux publics, comprenant notamment un réseau de chemin de fer destiné à relier le Tonkin à l'Annam et aux provinces chinoises du Kouang-Si et du Yunnan.

La construction du chemin de fer précédait celle des routes. Elle devait permettre d'assurer la pacification du pays et de couvrir la frontière menacée par les Pavillons Noirs. Plus tard, un

objectif commercial lui fut assigné, ce qui faillit modifier le tracé.

A cette époque le Yunnan était d'accès difficile et périlleux. Pourtant, cette province très pauvre de la Chine méridionale présentait un grand intérêt pour la France et la Grande Bretagne, toutes deux désireuses d'étendre vers le Nord leur zone d'influence.

Les Anglais envisageaient d'atteindre le Yunnan à partir de la Birmanie par un prolongement de la ligne Rangoon-Mandalay (1). Ils en

furent dissuadés par la barrière des hautes chaînes montagneuses, ainsi, d'ailleurs, que par leurs préoccupations du moment en Afrique du Sud.

Pour les Français venant du Tonkin, l'orientation des vallées facilitait la pénétration, sans oublier toutefois que "les voies de Chine convergeant du Yunnan et du Kouang-Si étaient plus favorables à l'invasion du Tonkin par les Chinois qu'à celle de la Chine par les Français" (2).

En tout cas, le 20 juin 1895 une convention fut signée à Pékin, autorisant la France et la Grande Bretagne à prolonger en territoire chinois leurs voies ferrées existantes ou projetées.

Projet de financement et étude du tracé.

Le 12 décembre 1898, Paul Doumer décida de consacrer une partie des 250 millions que devait emprunter l'Indochine à l'étude définitive et à la construction de la voie ferrée de Lao-Kay à Yunnan-Sen. Les premiers crédits furent inscrits au budget de 1899. La Compagnie française du chemin de fer de l'Indochine et du Yunnan (CIY) vit le jour en 1901. Un consortium de grands établissements financiers, Banque de l'Indochine, CIC, Comptoir National d'Escompte, Banque de Paris et des Pays-Bas se constitua ; deux entreprises de travaux publics s'y ajoutèrent. Le capital était de 101 millions de francs dont 12,5 en actions, 12,5 fournis par la colonie et 76 en obligations garanties. Il fut convenu qu'il n'y aurait qu'un seul compte d'exploitation avec partage des bénéfices entre la colonie et la compagnie exploitante.

Le tracé retenu empruntait la vallée du Nam-Ti, évitant celle du Si-Chien, ce qui permettait de limiter la déclivité à 25 mm/m et de porter les courbes à un rayon de 100 mètres.

La réalisation du tronçon chinois

Les mauvaises surprises furent nombreuses. D'une part, le coût des travaux dépassa largement le devis initial, ce qui, compte tenu des fluctuations du cours de la piastre, finit par entraîner le retrait du consortium.

D'autre part, sur le terrain, le percement de 150 kilomètres de forêt vierge en zone montagneuse fut une œuvre presque surhumaine. Il fallait gravir une sorte de rempart de 1 600 à 2 000 mètres d'altitude. Pour acheminer les matériaux de la voie et le ravitaillement des entreprises, on dut construire



Photo extraite de "Chemin de fer d'Indochine" de Frédéric Hulot.

au préalable un chemin muletier d'un mètre cinquante de largeur sur 130 kilomètres de longueur. L'axe de pénétration naturel constitué par le Fleuve Rouge fut utilisé jusqu'au début de la piste. Mais les délais étaient trop longs (de trois à douze jours de navigation selon le niveau des eaux) et les capacités de transport minimales : 8 tonnes par jonque annamite, 5 tonnes par jonque chinoise, 80 kg par mulet.

L'absence de pierre sur les 75 premiers kilomètres obligea les entrepreneurs à s'approvisionner en ciment à Haiphong. La vulnérabilité du bois aux intempéries contraignit les ingénieurs à ne lancer que des passerelles métal-

liques, dont les éléments devaient être suffisamment courts pour voyager à dos de mulet.

La vallée du Nam-Ti n'avait pas d'habitants. Il fallut amener des ouvriers tonkinois, qui avaient peur de la forêt vierge et de l'eau des montagnes. La maladie et les accidents du travail firent des ravages, les attaques de pirates provoquèrent des paniques. Des coolies furent recrutés dans le Setchouan ; les brigands chinois les décimaient en route. Malgré toutes les précautions sanitaires, qui auraient été suffisantes au Tonkin, une épidémie de choléra s'abattit sur les chantiers en 1905.

La réalisation du tronçon indochinois

Confiée au corps des Ponts et Chaussées d'Indochine, la construction du chemin de fer trans-indochinois fut moins malaisée. Les deux difficultés majeures étaient la traversée des cours d'eau et celle des zones inondables. Sur les premiers, de grands ponts métalliques à arbalétrier furent lancés, parfois de manière spectaculaire. A travers les secondes, on édifia des remblais élevés qu'il fallut souvent consolider.

La ligne fut ouverte à l'exploitation par tronçons entre 1902 et 1906, avec un retard de dix mois sur le calendrier prévu, ce qui pénalisa la conduite des travaux de Yunnan.

Mais le tracé initial, trop sinueux en amont de Viétri et de Yen-Bay, provoqua de nombreux déraillements (110 en 1906, dont 87 entre Yen-Bay et Lao-

Kay). Il fallut le redresser, ce qui réduisit aussitôt le nombre d'accidents (14 en 1907).

Enfin, le 31 janvier 1910 le rail atteignit Yunnan-Fou. Les cérémonies d'inauguration se déroulèrent pendant quatre jours à compter du 1er avril. Malgré les douze mille morts et les 160 millions de francs-or que sa construction avait coûtés, la ligne Haiphong — Lao-Kay — Yunnan-Fou était une remarquable réussite de technique et de persévérance politique.

Marie BOUDOU LÊ QUAN

- (1) "Times" du 23 juillet 1901.
(2) "North China Herald" de Shanghai du 9 novembre 1898.

NDLR : Pour en savoir plus sur l'histoire mouvementée et passionnante des chemins de fer en Indochine, depuis le début de leur construction jusqu'à nos jours, nous conseillons la lecture du remarquable ouvrage de Frédéric Hulot présenté page 14.

D'autre part, il est intéressant de rappeler que le mari de notre Présidente-fondatrice, Madame Bastid, a participé en sa qualité d'ingénieur (X 1918) à la construction entre 1924 et 1927 du tronçon Tourane-Nhatrang du Transindochinois.

**MUSIQUE TRADITIONNELLE
DU VIETNAM
TRAN QUANG HAI
BACH YEN**



Contact : **Tran Quang Hai
et Bach Yen**
12, rue Gutemberg
F 94450 Limeil-Brevannes - France
Tél. (1) 45.69.55.77

**Spécialiste vietnamien
de haut niveau**

LNC SERVICES

Réparations Télé Vidéo
toutes marques

VENTES : CASSETTES
VIDEO AUDIO

65, avenue de la République
93300 Aubervilliers
Tél. : 48.34.24.55

BIBLIOGRAPHIE RÉCENTE

"Léon Pignon — 1908-1976"

Dans sa série "Témoignages et documents", l'Académie des Sciences d'Outre-Mer a publié assez récemment un ouvrage consacré à Léon Pignon. Il s'agit d'un travail collectif, bien dans le style de cette vénérable assemblée, familier aux membres de l'ANAI qui ont lu, en 1985, "Indochine. Alerte à l'histoire".

Cette fois, le livre consacré à ce personnage de premier plan — et pourtant méconnu — de l'histoire récente s'enrichit de documents et notes de Léon Pignon lui-même, surpris par la mort alors qu'il avait entamé la rédaction de ses mémoires. Ils viennent compléter et éclairer les témoignages d'anciens collaborateurs et amis qui eurent à partager ses hautes responsabilités.

Ancien élève — et major de promotion — de l'Ecole Coloniale, il servit au Tonkin, comme administrateur, de 1933 à 1936, où il s'enthousiasma pour ce pays et ses habitants et s'en trouva "marqué" — comme tant d'autres ! — pour le restant de sa vie.

Après la Seconde Guerre mondiale, où il eut une brillante conduite, il revint en Asie en 1945 pour accéder aux plus hautes fonctions :

- Conseiller politique du Commissaire de la République au Tonkin (1945) ;
- Commissaire fédéral aux affaires politiques auprès du Haut-Commissaire (1946) ;
- Commissaire de la République au Cambodge (1947-1948) ;
- Haut-Commissaire de France en Indochine (octobre 1948 — décembre 1950).

Léon Pignon marqua partout son passage en imposant un "style Pignon", fort bien décrit par Jacques Compain (1) : "C'était le travail en équipe, sans formalisme, animé par l'amitié, la confiance et aussi l'admiration que nous lui portions. Sa culture, la richesse de son imagination, sa mémoire exceptionnelle, son extraordinaire faculté de concentration nous stupéfiaient... Non seulement nous avions la conviction de servir sous la direction d'un homme exceptionnel, de participer à l'élaboration de ses décisions, mais nous apprécions surtout sa probité intellectuelle scrupuleuse et son sens de l'amitié". Quel "patron" ne souhaiterait mériter de telles appréciations de ceux qui l'entourent !

Lors de son passage au Cambodge, il provoque les mêmes éloges de Pierre Gorce (2), insistant sur les regrets exprimés par les autorités khmères lors de son

départ : elles "avaient apprécié ses qualités, tout particulièrement son absence de dissimulation, son honnêteté intellectuelle et son sens élevé des valeurs morales." Penn Nouth, président du conseil de Phnom-Penh, ne dit pas autre chose en louant, en ces termes, celui qui quitte son pays : "Votre droiture à tous les points de vue fait de vous un diplomate qui a su conquérir le cœur des Cambodgiens. Ceux-ci se souviennent toujours de ce Commissaire de la République franc, sincère et loyal."

Et le conseiller politique du Haut-Commissaire Léon Pignon, Charles-Henri Bonfils (3), porte sur son chef immédiat un jugement où l'on retrouve l'admiration de tous ses collaborateurs pour "une grande intelligence, une perspicacité toujours en éveil, une finesse politique et diplomatique des plus aigües." Hommage est aussi rendu à son travail considérable, sa grande bonté et son désintéressement total.

Il nous semble que cette présentation de l'ouvrage ne saurait être complète si nous ne donnions pas la parole aux Vietnamiens. Voici ce que Nguyen De (4) écrit sur Pignon : "Il était libéral, profondément et sincèrement. Il était simple, fin, modeste. Il connaissait le pays, ses hommes et les aimait..."

Le seul représentant de la France avec qui Bao Daï ait eu des relations amicales, confiantes."

Son œuvre fut interrompue par un retour en France dû aux circonstances et, en particulier, à ce fait écrasant qui modifia du tout au tout la situation de la guerre contre les communistes vietnamiens : l'écroulement de Chang-Kai-Chek et l'arrivée des troupes de Mao-Tsé-Toung aux frontières du Tonkin. Il fallait désormais, à la tête du Territoire, un chef réunissant les pouvoirs civil et militaire. Ce fut le Général de Lattre de Tassigny.

La remise, sur le front des troupes de la Croix de Guerre des TOE, avec citation à l'ordre de l'Armée, ne put qu'atténuer les amers regrets de Léon Pignon, au moment de quitter cette terre qu'il avait trop aimée et pour laquelle il avait œuvré avec tant de dévouement. Laissons la parole à Charles-Henri Bonfils : "Tous ceux qui avaient eu l'honneur de participer à cet effort exaltant, Vietnamiens et Français, gardent dans leur cœur, avec affection et respect, le souvenir de cet ami à la magnifique intelligence, modeste, simple, désintéressé et bon."

Si nous avons réussi à vous inciter à lire cet ouvrage et à mieux connaître ce "grand commis de l'Etat" ainsi que se plaisait à se définir Léon Pignon, nous aurons atteint notre but. Comme l'a dit en un raccourci saisissant Pierre Messmer, l'Indochine fut "le rêve du jeune élève de l'Ecole Coloniale, puis la passion de l'administrateur, avant de devenir le chemin de croix du gouverneur."

Comment mieux définir les rapports de Léon Pignon et de "son Indochine", comment mieux résumer la vie d'"un homme de cœur au service de l'outre-mer français" (5) ?

Général H. LOIZILLON
et Colonel G. DEMAISON

"Léon Pignon : une vie au service des peuples d'outre-mer",

Académie des Sciences d'Outre-mer, 15, rue Lapérouse 75116 Paris.

1988. 136 pages + 16 illustrations : 90 F.
Les frais d'envoi sont à prévoir en sus.
Pour Paris et la Province : 15 F.

- (1) Gouverneur de la France d'Outre-Mer, collaborateur de Léon Pignon.
(2) Ministre plénipotentiaire, ancien ambassadeur de France au Cambodge, chef de cabinet de Léon Pignon. M. Gorce est vice-président de l'ANAI.
(3) Gouverneur de la France d'Outre-Mer.
(4) Directeur de cabinet de S.M. Bao Daï.
(5) Sous-titre de couverture de l'ouvrage.

**BULLETIN
PROVISOIRE
D'ADHESION**

NOM :

Prénom :

Adresse :

.....

Code postal :

Désire adhérer à l'ANAI et vous adresse la somme de 85 F + 10 F pour première inscription — 15, rue de Richelieu — 75001 Paris.

Un document officiel vous sera envoyé ultérieurement ainsi que votre carte.



Adhérent ANAI vend livres suivants :

— La Seconde Guerre mondiale — deux volumes 1939 - 42 et 42 - 45) + index général, par Raymond Cartier — édition 1970 Larousse)

— La Deuxième Guerre mondiale — huit volumes imprimés pour la librairie Jules Taillandier — 1966 — diffusion exclusive le Livre de Paris.

— Mémorial de notre temps — 40 volumes soit un volume par année de 1939 à 1978 — Hachette 1978.

— Terre vivante — 10 volumes + 1 étui de documents — les éditions Chanteraine 1977.

— Le Journal de la France — 10 volumes — Librairie Jules Taillandier 1979 — diffusion exclusive le Livre de Paris.

— Dictionnaire encyclopédique Alpha — 24 volumes — Editions Grammont 1983.

Pour renseignements téléphoner : 16 (1) 39.79.90.43.

Médecin général F. Merle
Un voyage au long cours
(Albin Michel 85 F et librairie de la Cité (Tour Montparnasse) Paris.

1985 — Prix Eugène Etienne — Académie des Sciences d'Outre-Mer
1986 — Prix Santé
1987 — Prix Debenedetti — Académie de Médecine.

Ce long voyage passe par la Chine (Yunnan) et le Tonkin où l'auteur a été affecté de 1938 à 1945, puis par la colonne Quilichini (1946) enfin par Saigon (1962-64) et l'hôpital Grall.

C'est avec chaleur et sensibilité que le général Henri de Brancion, Président de la Section ANAI 35, saint-cyrien passé dans la Résistance, arrêté par la Gestapo et interné, qui a fait sa carrière dans l'Artillerie (Indochine et Algérie), retrace le portrait et l'œuvre du lieutenant Bergerol, créateur, en Cochinchine, des commandos autochtones.

Henri de Brancion vient de recevoir pour son ouvrage "**Commando Bergesol**", le prix Raymond-Poincaré, décerné par l'Union Nationale des Officiers de Réserve (UNOR).

Cette récompense lui a été remise dans les salons de la base aérienne 117, à Paris, lors de la réception annuelle de l'UNOR.

La Guerre d'Indochine 1945-1954
Olivier de Maison-Rouge
Editions La Bruyère

Cet ouvrage net et précis intéressera sans aucun doute tous ceux qui ont participé à ce conflit car il est bien documenté.

Vient de paraître : "**La Légion étrangère en Indochine 1914-41**", par **Tibor Szescko**. Cet ouvrage, rédigé par un ancien légionnaire d'origine hongroise, conservateur au Musée de la Légion à Aubagne, est d'un puissant intérêt pour tous ceux qui attachent un prix à l'action menée par la France en Extrême-Orient.

L'ouvrage comprend 360 pages environ, format 16,5 x 23 cm, imprimé sur papier couché mat 90 g, avec nombreuses illustrations, photographies inédites, cartes et documents.

Prix du livre : 170 F (frais de port 20 F en sus).

A commander à : "**La Migranière**" — Quartier Valcros — 13090 Aix-en-Provence.

Indochine 1945-1954 en 3 tomes abondamment illustrés de Jean-Pierre Bernier et René Bail.

Tome 1 : La Reconquête de Saigon et du sud de l'Indochine

Tome 2 : Haïphong

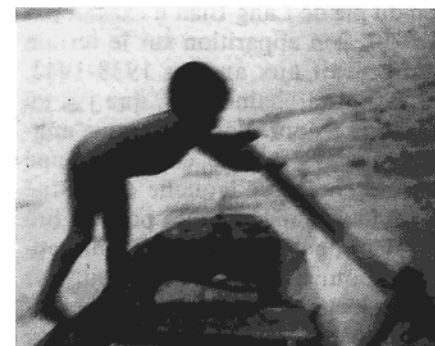
Tome 3 : La Guerre

La richesse iconographique de ces trois premiers ouvrages en fait une collection de référence qu'il faut avoir dans sa bibliothèque. Editions Heimdal, BP 124, 14404 Bayeux.



BON DE COMMANDE
à retourner à l'Association nationale des anciens d'Indochine et du Souvenir Indochinois — 15, rue de Richelieu — 75001 Paris
Nom
Prénom
Rue N°
Ville
Code postal
désire recevoir exemplaire(s) de 200 recettes de cuisine vietnamienne au prix unitaire de 120 F (+ 12 F de frais de port).
Règlement ci-joint (à l'ordre de l'ANAI) :
 chèque bancaire
 chèque postal
 mandat-lettre
Signature :

Une tournée d'un chef de province au Tonkin en 1944.



Au Vietnam, le barreur n'attend pas le nombre des années. (Photo Joël Provost)

Nous avons fait part dans le dernier bulletin du décès de M. Henri Le Ray, ancien Président d'honneur de la section du Rhône. Cet ancien administrateur de la France d'outre-mer (on disait à l'époque : des colonies) avait un joli brin de plume, et un coup de crayon certain, qui lui permettaient de narrer et de "croquer" avec humour les événements dont il avait été l'acteur plus ou moins forcé.

Nous publions ci-après la relation d'une des tournées qu'il effectuait dans le pays.

"En 1944, j'étais chef de province à Ninh-Binh, au Tonkin. J'avais fait faire une pirogue à deux places pour pouvoir emmener mon fils lorsqu'il était en vacances.

Munis d'une carte de la province, d'un casse-croûte et d'une lampe tempête nous partions à l'aventure sur les nombreux rachs ou arroyos qui sillonnaient le pays en se frayant un cours entre les massifs montagneux. Comme la mer n'était pas loin ses effets se faisaient sentir suivant la marée : tantôt le cours d'eau où nous naviguions débordait et nous nous trouvions perdus dans un lac, tantôt les eaux se retiraient, nous laissant enlisés dans la vase.

Un jour nous nous aventurâmes dans une rivière souterraine qui avait des ramifications dans tous les sens, de sorte qu'au bout d'une demi-heure nous étions perdus dans ce labyrinthe dont nous ne retrouvions plus la sortie ; pour comble de malchance notre lampe tomba à l'eau. Heureusement la rivière n'était pas très profonde; mon fils plongea et réussit à retrouver la lampe : nous étions sauvés !

Quand je débarquais ainsi dans un village, en short et maculé de boue

jusqu'au ventre, j'avais du mal à convaincre les habitants que j'étais le chef de province : jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu mes prédécesseurs faire leur tournée autrement qu'en automobile ; mais comme la plupart des villages n'avaient pas de routes, autant dire qu'ils n'y mettaient jamais les pieds !

Quant au mandarin qui partageait avec moi les responsabilités de la province, vous allez voir qu'il n'avait pas, au sujet des tournées, la même conception que moi.

Nous avions décidé un jour d'en faire une ensemble et je lui avais laissé le soin de tout organiser. Au jour fixé nous arrivâmes, chacun de notre côté, au village où nous avions rendez-vous. La route n'allait pas plus loin : après il fallait prendre une barque.

Le mandarin avait emmené toute sa famille, sa suite et ses serviteurs. Il m'avait invité à venir également en famille.

Une énorme jonque ventrue était amarrée au bord de la rivière et, dans cette jonque, une surprise nous attendait : une grande table était dressée avec des caisses autour, comme dans une salle à manger, et un repas annamite était servi.

Jamais je n'aurais cru trouver autant de confort et de raffinement dans une

jonque. Le seul ennui était que la coque ne présentait pas la moindre ouverture : il était donc impossible de voir ce qui se passait dehors. Mais le mandarin m'affirma que nous pouvions déjeuner tranquillement, sans nous presser, pendant que la jonque, sous l'effort des rameurs, remonterait le cours de la rivière.

Le déjeuner comptait, comme tous les repas annamites, une foule de petits plats : soupe au crabe et vermicelle, cochon de lait, poulet et canard coupés en menus morceaux, pousses de bambou, haricots germés, gâteaux et sucreries, le tout arrosé de vin français, pour se terminer avec le café et les liqueurs.

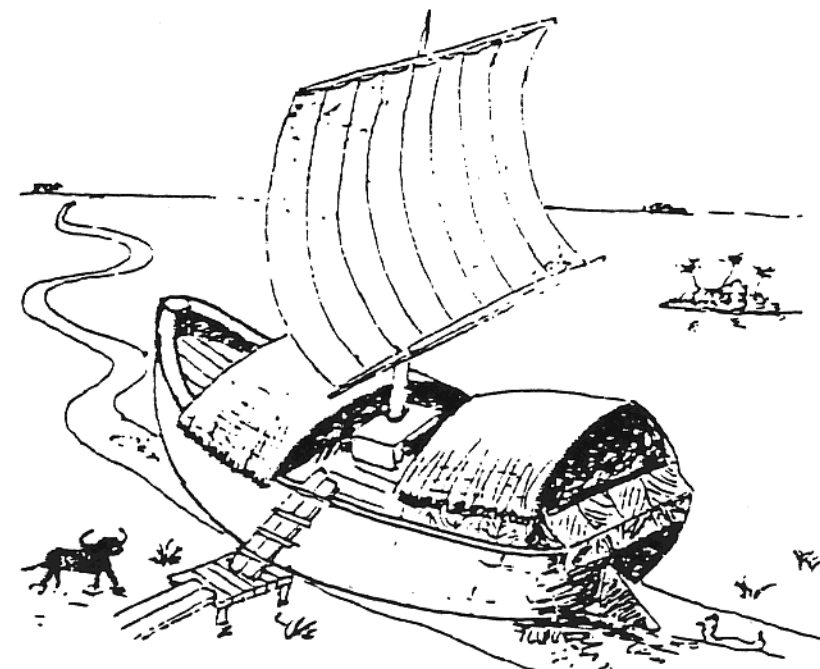
Nous nous étions mis à table vers midi ; quand je regardai ma montre il était déjà seize heures.

"Nous ne devons pas tarder à arriver", pensai-je. Et je montais sur le pont pour constater avec stupéfaction... que la jonque était toujours au même endroit ; seulement la rivière se réduisait à un filet d'eau. La jonque était pratiquement à sec, mollement enfoncée dans la vase.

Il n'y avait plus qu'à rentrer à Ninh-Binh.

Ainsi se termina cette tournée avant de l'avoir commencée.

(Texte et dessin d'Henri Le Ray)



REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

CHATEAU DE VINCENNES
94304 VINCENNES

AU PROGRAMME DE L'ANNEE 1990

n° 1 (fin mars)
Armement et défense ;

n° 2 (fin juin)
Charles de Gaulle, militaire ;

n° 3 (fin décembre)
Consulat et Empire ;

n° 4 (fin décembre)
Consulat et Empire ;

ABONNEMENT 260 F (TTC)
NUMERO 80 F (TTC)

Chèque au nom : A.D.D.I.M.-R.H.A.



Dalat

(suite du bulletin 89/4)

Comme promis, nous donnons la parole à ceux qui nous ont écrit concernant le "mystère Dalat" soulevé dernièrement dans cette revue.

... de **Bernard Guimonneau** (37330 Château Lavallière) ex tringlot.

"J'ai consulté un vieux Larousse de 1909 et j'y ai trouvé une carte de l'Indo-Chine (en deux mots). Je l'ai fait agrandir et j'y ai finalement trouvé Da-Lat, également en deux mots et en très petits caractères. D'autre part, j'ai contacté des personnes arrivées en Indochine en 1930 qui confirment que l'on parlait déjà de Dalat. Je vous adresse une photo de la gare de Dalat, ainsi qu'un plan de la ville de Saïgon (NDLR : qui sera publié prochainement).

... de **Lucien Benoist** (86300 Chantigny)

"Bravo pour cette charmante devinette. Ce sont ces petits jeux qui instruisent en s'amusant et qui rendent notre revue vivante.

Monsieur de la Palice aurait répondu sur le champ : "Si la ville n'est pas mentionnée, c'est qu'en 1930 elle n'existait pas".

Dans l'ancien Empire colonial français, beaucoup de villes sont nées

autour de cantonnements construits par l'armée. Je me souviens ainsi que sur les Hauts-Plateaux, il existait à la périphérie des bourgades, à un carrefour routier, des dépôts d'approvisionnement, souvent gérés par des militaires du Train. On y trouvait des pièces de rechange, des pneus, de l'essence etc.

Il y en avait un dont je me souviens particulièrement, il était situé à la sortie de Loc-Ninh. Je pense qu'un tel dépôt aurait pu recevoir l'appellation de DALAT : Dépôt d'Approvisionnement Logistique de l'Armée de Terre... Il existait aussi à Saïgon, dans un immeuble de la rue Le-Loi (près de la boutique d'apothicaire dont la porte était défendue par deux tigres assis sur le trottoir) un service de l'ALAT qui pendant quelque temps s'est appelé lui aussi DALAT, Direction de l'Aviation Légère de l'Armée de Terre. Une piste d'aviation a peut-être été construite en pleine nature par la DALAT. On imagine fort bien les commerçants chinois implantant des boutiques et des bistros autour de ce dépôt, semant ainsi le germe d'une cité... Dalat !

Il ne me reste plus qu'à attendre les réponses des lecteurs plus sérieux que moi.

Au fait, en regardant bien cette carte d'Indochine, je m'aperçois que la ville de Seno est absente, et pour cause.

Pourquoi ne pas continuer ce jeu et poser la même question pour cette petite ville des environs de Savanaket ?"

(La question est donc posée. A vos plumes...)

... de **Albert Michel** (83600 Fréjus)

"Ayant vu creuser le Lac des Soupirs à Dalat, je crois savoir qu'effectivement cette ville toute neuve située au pied du pic de Lang-Bian n'existait pas en 1930. Son apparition sur le terrain remonterait aux années 1938-1942. Cette station "balnéaire", que j'ai eu l'occasion d'apprécier en tant que militaire en convalescence, comportait une forêt à l'entrée de laquelle était situé un panneau sur lequel on pouvait lire "la prière de la forêt" qui était un rappel de bonne tenue à l'intérieur des bois. Indochine, que de souvenirs..."

*
* *

Et aussi cette réponse cinglante :

... de **M. Bernard Lartigaud** (24750 Trelissac)

"Permettez-moi de vous faire part de mon indignation suite à la lecture des "divagations" de P.L. Clément de Bourges parues dans la rubrique "Courrier des lecteurs" (voir bulletin ANAI du 4ème trimestre 1989).

Il est inadmissible qu'un individu se targuant d'être un ancien combattant volontaire d'Indochine se réjouisse de la défaite de l'armée française par le Vietminh ; c'est tout simplement de la trahison !

Puis, poursuivant sur sa lancée, il pontifie Ho Chi Minh qui selon lui est considéré comme un des plus grands cerveaux du siècle, alors qu'il a été notre ennemi le plus sanguinaire ne reculant pas devant les plus atroces assassinats. On croit rêver.

J'espère que P.L. Clément, à qui je conseille d'aller faire un séjour au paradis stalinien du Vietnam, n'aura pas l'outrecuidance d'aller se recueillir à la nécropole de Fréjus où reposeront tant de nos frères d'armes qui ont donné leur vie pour maintenir la liberté d'un peuple avec lequel nous conservons tant de liens d'amitié.

Je souhaite que nombreux seront les anciens d'Indochine qui auront une réaction semblable à la mienne en réponse à un point de vue ô combien dégradant pour son auteur."

... de **L'Amicale des Anciens du 22e RIC**

A la suite d'un communiqué paru dans le dernier bulletin de l'ANAI nous avons reçu 7 nouvelles adhésions d'Anciens d'Indochine répartis dans toute la France.

Façade de la gare de Dalat. (Photo B. Guimonneau)



Des nouvelles toutes fraîches de Saïgon (décembre 1989)

Notre adhérent et ami Pierre Blandin vient de faire un voyage à Saïgon en décembre 1989 et nous raconte son séjour dans une lettre pittoresque.

"Comme vous me l'avez demandé, voici quelques lignes sur mon voyage au Vietnam en novembre-décembre 1989.

J'ai demandé un visa en disant que j'allais voir de la famille. Un mois et demi après, j'avais le visa. Je suis donc parti en compagnie de trois amies vietnamiennes. J'ai logé deux jours chez le frère de l'une d'elles à Saïgon : Ho Chi Minh ville, mais le règlement de police m'obligea à loger à l'hôtel (30 dollars US par jour). Dans les hôtels contrôlés par le gouvernement tout doit être payé en dollars US. Ce qui fait que vivre au Vietnam pour un étranger revient plus cher que de vivre en France. Les prix des hôtels varient de 25 à 150 dollars par jour. Il en est de même pour les taxis, il faut compter entre 50 et 100 dollars US pour faire une excursion.

On trouve des hôtels à 50 ou 60 F français par jour (25 000 à 40 000 dongs) et des taxis indépendants à beaucoup moins cher, mais cela au risque d'avoir des ennuis. Il faut dire que j'étais toujours accompagné de deux amis vietnamiens et

ceci explique peut-être cela !

Ho Chi Minh ville ou city est presque toujours appelée "Saïgon" par ses habitants. Un quotidien s'appelle encore Saïgon, une marque de bière porte le nom de Saïgon. Il reste devant le théâtre où se réunissent les gens du gouvernement une pancarte "Saïgon".

Saïgon l'ex-perle de l'Extrême-Orient est bien défraîchie, sale, pas entretenue, manquant d'éclairage et de feux aux croisements. La population est pauvre, comme "tétanisée", et quémande l'aumône.

Sachant que j'étais Français, les gens m'ont confié leurs malheurs. J'ai ainsi rencontré un ancien juge, un ancien officier, un ex-professeur... Beaucoup sont rescapés des camps de rééducation.

Je me suis rendu compte qu'à Saïgon comme en province le Français est très souvent estimé.

Dans la région de Gocong des jeunes d'une vingtaine d'années sachant que j'étais un phap m'ont offert une bière et trinqué avec moi. De braves gens m'ont plusieurs fois invité à prendre le thé. Ils souffrent beaucoup du "désert culturel" et souhaitent que je leur envoie des revues et des livres.

Dans les quartiers éloignés de Saïgon et dans les provinces, la population était parfois indifférente mais le plus souvent j'ai reçu un accueil chaleureux.

Le Vietnam me semble être un pays calme actuellement. Si la liberté était donnée aux Vietnamiens pour agir et travailler, ce pays reviendrait vite prospère. Il faut espérer.

La France aurait de bonnes cartes à jouer là-bas. Il serait bon de garder des relations culturelles et économiques en attendant le réveil qui se fera un jour."

NDLR : Pierre Blandin connaît bien les idéogrammes chinois, car il nous a envoyé une excellente traduction des signes placés sur la couverture du bulletin. Comme promis, Pierre Blandin est cité à l'ordre de l'ANAI pour avoir déchiffré : "L'Asie que j'aime", car le mot Indochine n'existe pas en idéogramme.

Dernière heure : M. Gabriel Bernard, de Metz, a lui aussi traduit correctement les idéogrammes de la couverture : "J'aime l'Asie". Félicitations.

VOYAGES DU SOUVENIR au VIETNAM



et au CAMBODGE



LOGOTOUR (organisateur du 1er voyage du Souvenir en novembre 1986).

Tous renseignements auprès de :

LOGOTOUR

Immeuble le Belvédère
95800 CERGY-ST-CHRISTOPHE
Tél. : (1) 30.30.53.35
Adresse postale :
BP 8334
95804 CERGY PONTOISE CEDEX



VIE DES SECTIONS

Nous rappelons à nos présidents de section que leur compte rendu d'activités doit impérativement parvenir au siège le **20 du 2^e mois du trimestre** pour être inséré dans le bulletin de ce même trimestre. Les photos (intéressantes) sont les bienvenues en noir et blanc.

A PROPOS DE L'ASSURANCE RC

Le siège a souscrit un contrat d'assurances "responsabilité civile" qui couvre les sections.

La prime a été payée voici plus de 8 mois et certaines sections ont omis de transmettre leur quote-part de 100 F.

Merci aux retardataires de se manifester.

(Si nous ne pouvons pas rentrer dans nos frais, nous supprimerons cette assurance purement et simplement).

Le secrétaire général
F. Le Bouteiller

SECTION DE L'ALLIER

Président : M. Jean-Claude Carton
rue de l'Ancienne Mairie
Charroux — 03140 Chantelle

Tout de suite après l'Assemblée Générale du 24 avril 1989 une série de cérémonies a jalonné les semaines suivantes. La section était représentée le 30 avril à la commémoration de Camerone à Bellenaves ; à celle du 8 mai à Charroux ; le 11 mai au Congrès départemental UNC-AFN au Montet ; le 28 mai, à Lapalisse, à la commémoration du centenaire de la naissance du Maréchal de Lattre de Tassigny.

L'été a été marqué par plusieurs réunions amicales. Le 17 juin, chez le président Carton, avait lieu le méchoui au cours duquel Marie Maurin, notre Tonkinoise de charme, a été couronnée en qualité de marraine de la section. Le mois suivant, autre méchoui chez Jacques Stauffert, à Lapeyrouse, où nous avons eu le plaisir de recevoir Mme Eliette Level de la Section de Nice. Le 24 septembre, repas dansant à Charroux.

Parmi les bonnes nouvelles, le 28 octobre à Jaligny, Jean Bernardin était fait chevalier de l'ordre national du Mérite. Après ses lointaines affectations, le général Salindres s'est installé définitivement à Vichy et a rejoint notre section.

Nous souhaitons une meilleure santé à M. Roy, malade depuis de longs mois. Signalons les hospitalisations de M. de Queylard et du président Carton.

Au cours de l'année 1989, nous avons eu le regret d'accompagner à leur dernière demeure le commandant Poix, Yves Carré et le Colonel Rodier.

11 novembre 1989 à Charroux

Charroux, vieille cité médiévale du Massif Central, a connu sous les auspices conjointes de son maire, M. Jean-Claude Robert, de l'UNC, de l'ANAI et de la SNAAG, un 11 novembre hors pair.

Cette petite bourgade d'un demi millier d'habitants méritait bien ces fastes. Vingt-sept des siens sont tombés durant la Première Guerre mondiale dans les rangs de ces corps prestigieux qu'étaient le 152^e, le 92^e et le 121^e Régiment d'infanterie. Aujourd'hui Charroux est aussi, grâce au second maître Jean-Louis Carton, le siège de la section des Anciens d'Indochine de l'Allier, dont l'amiral de Larminat assure la présidence d'honneur.

Cette cité du patriotisme était donc le lieu idéal pour la remise de la croix du combattant volontaire d'Indochine à trois de nos anciens compagnons d'armes : le sergent-chef Suzanne Roudier, (qui est aussi l'épouse du chef d'escadrons Darmangeat, l'ancien major des cavaliers à l'école de la Garde de Guéret en 1944, Mme Richard et M. Vanthingen non moins connus en Bourbonnais. C'était l'occasion également de décorer de la croix du combattant le canonier marin Archer qui a longuement bourlingué en mer de Chine.

La journée se devait de débiter par une messe dans la vieille église romane au clocher taillé en pied de chat. L'office célébré par l'abbé Delbard, curé de Chantelle, était accompagné par la chorale de Gannat, dont on se souvient de la brillante prestation aux Invalides, il y a deux ans.

Ensuite, c'est devant l'obélisque, couvert des noms de ces paysans de France partis à l'appel du tocsin d'août 1914 défendre leurs terres jusqu'à Charleroi, que ceux qui se sont battus pour la liberté dans les rizières d'Indochine ont reçu la récompense de leur valeur.

Le moment le plus émouvant de la cérémonie a été sans doute celui où Larminat a laissé au Commandant Darmangeat l'honneur de décorer sa femme. Un hommage que méritait bien le Sergent-Chef féminin Roudier, qui a laissé jadis à la porte du bureau de recrutement une situation bien assise pour la vie trépidante d'opératrice des Transmissions dans un Etat-Major opérationnel.

Général Beaudonnet

Dernière nouvelle : entre le 1er et le 28 janvier, nous avons accueilli 11 nouveaux adhérents.

SECTION DES BOUCHES-DU-RHONE
Président : Colonel Grousseau
4, rue Papassaudi
13100 — Aix-en-Provence

8 octobre 89 — Marseille

Déjeuner amical organisé par le comité de Marseille au restaurant "Pavillon Thai", 28, rue des Trois Frères Barthélémy.

Plusieurs responsables d'associations amies se sont joints à nous à cette occasion.

11 octobre — Aix

Dépôt de gerbe au monument aux morts de la place des Cardeurs par M. Pierre Lise, nouveau sous-préfet de l'arrondissement d'Aix, en présence de toutes les associations.

Cette cérémonie a été suivie d'une réception dans les salons de la sous-préfecture. A cette occasion M. Pierre Lise a pu faire plus ample connaissance avec les présidents et les a assurés de son estime et de son soutien au monde combattant.

Délégation et drapeau.

20 octobre — Aix

Réception à l'Hôtel de Ville, pour le départ à la retraite de notre ami Maurice Benedetto, où nous avons pu nous rendre compte combien il avait été apprécié dans ses fonctions au secrétariat général de la mairie.

21 octobre — Aix

A l'occasion de la journée du souvenir des rapatriés, cérémonie de dépôt de gerbes au mémorial national du cimetière St-Pierre. De nombreuses personnalités dont Jean-François Picheral, maire d'Aix et de plusieurs membres du conseil municipal, avaient tenu à être aux côtés de Pierre Andres, président du Mémorial, qui dans son discours déclara "qu'il n'avait jamais cessé de clamer que le souvenir qui est dans le cœur de chacun de nous ne doit pas s'amenuiser. Le souvenir ne s'indemnise pas !"

Cette réunion n'a aucun caractère nostalgique. Nous voulons tout simplement rester fidèles à la mémoire de ceux, sans distinction de race et de religion, qui ont porté haut le nom de la France, au-delà des mers, au prix de peine, de sueur et aussi, hélas, de sang".

Délégation et drapeau.

29 octobre — Cabries

Par un temps splendide, une très nombreuse assistance avait tenu à participer à la réunion familiale qui a eu lieu à l'Hostellerie du Lac Bleu à Cabries.

Après un très bon repas, cette journée s'est poursuivie par un concours de pétanque, l'équipe gagnante a pu repartir avec une magnifique coupe offerte par l'ANAI.

M. Jean-François Picheral, maire d'Aix-en-Provence et son épouse, ainsi que M. Pierre Arbore, conseiller municipal, délégué aux AC et son épouse, nous ont fait l'honneur et l'amitié d'être avec nous.

1er novembre — Marseille

Cérémonie de dépôt de gerbes aux carres militaires du cimetière St-Pierre à Marseille en présence de nombreuses personnalités dont le préfet de région et le maire de Marseille.

Délégation et drapeau.

2 novembre — Aix

Cérémonie du Souvenir à la mémoire des Indochinois morts pour la France, au cimetière St-Pierre. Dépôt de gerbe par André Gautier, vice-président de notre section, en présence d'Augustin Staletti, président du Souvenir français et de Pierre Arbore, adjoint au maire délégué au AC.

Délégation et drapeau.

10 janvier 1990 — Bouc Bel Air

Obsèques de notre ami Roger Vincheux, ancien des FFL officier de la marine marchande et ancien conseiller municipal.

17 janvier 1990 — Aix

Amicale réunion des anciens militaires de carrière, employés en mairie. Ce fut l'occasion pour Antoine Allibert, respon-

sable du bureau militaire et membre du bureau de l'ANAI, de dire combien il était heureux que cette tradition se perpétue.

Monsieur le Maire remit ensuite la Médaille d'Honneur de la ville à Maurice Benedetto, qui vient de faire valoir ses droits à la retraite et qui de ce fait, devient encore plus disponible au sein du bureau de l'ANAI.

20 janvier 1990 — Calas-Cabrière

La section a tiré les Rois à l'Auberge de la Guérine, suivant une tradition établie depuis des années.

On y notait la présence de près de 200 participants, venus des quatre coins du pays d'Aix et les comités de Marseille et de Salon étaient particulièrement bien représentés. Après son allocution de bienvenue, le colonel Grousseau a laissé son adjoint, André Gautier, animer cette manifestation, au demeurant très réussie.

Tout au long de l'après-midi régna une ambiance particulièrement amicale, fraternelle et détendue, propice à la dégustation du gâteau des Rois. Un loto, doté de nombreux lots de valeur, a mis un terme à cette réunion familiale.

3 février 1990

Obsèques de Francis Beaulieu au cimetière des Milles suivant le culte bouddhiste. Nous avons témoigné à Mme Beaulieu-Nhung et à ses enfants, toute la tristesse que ressent l'ANAI pour la disparition de celui qui avait su répondre présent dès la création de la section en 1979. Délégation et drapeau.

11 février 1990 — Aix

Notre vice-président André Gautier est à l'honneur ; il reçoit des mains de notre Président le Colonel Grousseau les insignes de Chevalier de l'Ordre national du Mérite.

Cette distinction récompense de brillants services militaires effectués d'abord pour la libération du Sud de la France, au cours de laquelle il est blessé. Puis il se porte volontaire pour le CEFEO. Il est affecté en Cochinchine où sa conduite au feu lui vaut une citation à l'ordre de la brigade.

C'est au cours de ce séjour qu'il succomba au charme de l'envoûtante Indochine. A la fin de son engagement, il choisit d'être démobilisé sur place, pour servir cette fois dans les Services Français de Sécurité au Laos jusqu'en 1954.

Félicitations à notre ami pour cette distinction bien méritée.

SECTION DE LA CHARENTE-MARITIME

Président : Mme Lucienne Lemesle
20, rue Léo Delibes — 17200 Royan

Depuis notre assemblée générale du 15 octobre 1989, les adhérents de notre section se sont retrouvés le 25 novembre 1989 à La Rochelle, où après une réunion à



* Ancien d'Indochine et membre actif de l'ANAI

l'Arsenal pour un compte rendu de cette assemblée générale, les participants ont apprécié l'ambiance chaleureuse d'un repas au Restaurant du Cap Ouest.

La traditionnelle Galette des Rois a été partagée, le 21 décembre 1989, à la Brasserie Louis à Saintes ; la soixantaine de membres de notre section qui y ont participé ont aimé la chaleur de cette réunion.

Entre temps, Mme Lemesle a participé aux différentes cérémonies officielles de novembre 1989, malgré ses problèmes de santé — hospitalisation d'une quinzaine de jours à Bordeaux — et nous la remercions pour son dévouement.

Nous avons le regret de vous annoncer le décès de M. Maurice Oulia de Saint-Georges de Didonne, le 9 février 1990.

SECTION DES COTES-D'ARMOR

Président : M. Claude Joubert
10 rue de la Clôture
22440 — Ploufragan

22 octobre 1989 — assemblée générale, cérémonie au monument aux morts de Saint-Quay-Portrieux, appel des morts, dépôt de gerbe, repas dansant (plus de 120 convives).

1er novembre — cérémonies aux deux cimetières de Saint-Brieuc avec les autres associations.

11 novembre — cérémonie au monument aux morts de Saint-Brieuc.

15 novembre — dîner débat avec le général Bigeard et le Lyons club, à Saint-Quay-Portrieux.

19 décembre — cérémonie du souvenir du 19-12-1946 au monument aux morts de Saint-Brieuc, dépôt de gerbes.

DRAPEAUX BRODÉS
J. C. ROBERT
30 AVENUE D^R PAUL DURAND
26600 TAIN-L'HERMITAGE
TEL: 75-08-24-87 B.P. 22

VENTE DETAIL TOUTES DECORATIONS

PLAQUES POUR TOMBES ET MONUMENTS



2 janvier — obsèques de Jacques Corlet à Saint-Brieuc,

4 janvier — obsèques du général Gallais à Dinan.

17 janvier — obsèques à Pordic de M. Moro, second maître, mort en Indochine. La cérémonie s'est déroulée dans des conditions de grande dignité : transport du corps par six Anciens d'Indochine de l'ancienne mairie à l'église et de celle-ci au cimetière, participation d'un détachement de la Marine nationale de Brest, participation de nombreuses associations avec 35 drapeaux.

18 janvier — obsèques à Lancieux de M. Corseul, second maître, mort en Indochine. La cérémonie n'a pu être identique à celle de M. Moro de Pordic, la famille n'ayant décidé qu'une bénédiction au cimetière. Présence de 18 drapeaux.

SECTION DU LANGUEDOC

Président : M. le Professeur Navaranne
572, rue Croix de Figuierolles
Mas Sainte-Anne — 34070 Montpellier

La 1ère conférence prévue dans le cycle trimestriel 1990 a eu lieu le vendredi 9 février dans la salle des conférences des Archives départementales de l'Hérault. Le but était de projeter un regard d'ensemble mais précis sur les trois pays d'Indochine. Autour d'un animateur, M. Vedrenne, ancien administrateur de la FOM, trois témoins, un Cambodgien, un Laotien, un Vietnamien ont présenté chacun leur pays sur les plans géographique, ethnique et historique puis ont évoqué la brûlante actualité. Une très nombreuse assistance (150 personnes environ) a marqué son intérêt par son attention soutenue et les nombreuses questions posées.

La commémoration du 45ème anniversaire du coup de force japonais du 9 mars

1945 a été marqué de façon solennelle à Montpellier. En effet, à 17 heures, derrière 14 drapeaux d'associations patriotiques, deux cents sympathisants environ se regroupaient sur l'Esplanade de la ville, en présence des Hautes Autorités civiles et militaires de la Région Languedoc, dont le Général Zeisser, commandant la 54ème DMT et membre de notre Association. Le cortège se rendait au Monument aux Morts où après dépôt de trois gerbes (celles de l'ANAI, de Citadelles et Maquis, des Anciens de Langson et Tonkin), sonnerie aux morts, minute de silence et Marseillaise, le Professeur Navaranne, président de la section "Languedoc" de l'ANAI, rappelait brièvement les faits et rendait un émouvant hommage aux Victimes de la barbarie nipponne. Il terminait son allocution en remerciant les Autorités présentes et tous les adhérents d'être venus si nombreux.

Cette cérémonie était suivie à 18 heures, dans la salle des Archives du Département, d'une conférence sur le thème : "l'Indochine pendant la deuxième guerre mondiale", donnée par le colonel (e.r.) Hesse d'Alzon, Docteur en Histoire Militaire et vice-président du Centre d'Histoire Militaire de l'Université Paul Valéry. 150 auditeurs environ écoutèrent avec beaucoup d'attention le récit des événements de cette période, certains épisodes étant narrés avec une intense émotion par le conférencier. La conférence fut d'ailleurs prolongée par le témoignage spontané de plusieurs assistants qui furent victimes ou témoins de ces événements.

La prochaine conférence doit nous réunir dans cette même salle, le 18 mai à 18 heures sur le sujet "L'âme de l'Indochine" traité par le professeur Maximilien Phung.

Nous avons à déplorer le premier décès d'un membre de notre section, celui du colonel Jean Gely, mort le 31 janvier, suite

à une douloureuse maladie. Notre président, le professeur Navaranne, assistait aux obsèques et a présenté à la veuve les condoléances de notre association.

SECTION DE LA LOIRE

Président : M. Pierre Tixier
5, rue de Bourgogne — 42300 Roanne

La mort a durement frappé notre section le trimestre écoulé ; nous déplorons le décès de 4 amis : Isidore Perez, Saint-Chamond ; Marcel Teyssier, ancien des années 36-39 et 45-48, de La Fouillouse ; Maurice Vassoille, adjudant-chef de l'Infanterie coloniale et le lieutenant colonel Jean de Nardin, ancien de Chine et d'Indochine.

Il faut ajouter les mamans de André Besacier, de Paul Servie et de Pierre Dury, tous trois du comité du Roannais.

Le 7 janvier 1990 après-midi, les Rois ont été tirés à Vendranges par quelque 80 anciens d'Indochine et membres de leurs familles dont une nombreuse délégation de Sudistes.

Les Roannais Bailly, Fercot, Leclanche et Montet ont récemment reçu la médaille de Reconnaissance de la Fédération nationale des Combattants volontaires. Fercot a reçu en plus le diplôme de porte-drapeau pour ses services à la section ANAI de la Loire. Toutes nos félicitations pour ces amis dévoués.

Le 1er décembre 1989, le capitaine Ducrot, ancien prisonnier du Viet-Minh, a donné à la Maison du Combattant de Saint-Etienne, une deuxième conférence appréciée sur le pays thaï (faune, flore, coutumes locales).

SECTION DE LA MANCHE

Président : Colonel Laurent
12, rue de Normandie
50180 — Agneaux

Les activités de la section de la Manche, ont été très soutenues, soirées dansantes, repas baguettes et surtout participation à toutes les cérémonies officielles à Saint-Lo et Cherbourg.

L'assemblée générale annuelle s'est tenue à Granville et a permis plusieurs adhésions nouvelles ; il est particulièrement agréable de souligner celles du Général Paravy.

Le Comité de Cherbourg a été très actif. Pour des raisons personnelles Jacques Menard a quitté ses fonctions de Président. Un nouveau bureau a été constitué : Président : Bernard Demenais — Vice-Président : Jacques Menard — Trésorier : Jean Meurie — délégué : André Pacome.

Deux des nôtres ont été à l'honneur en ce début d'année : Louis Nais qui a été promu officier dans l'ordre national de la

Légion d'Honneur et Eugène Hubert qui a été fait chevalier dans le même ordre.

L'assemblée générale 1990 se tiendra à Cherbourg le 6 mai.

SECTION DE LA MOSELLE

Président : M. H. Heip
5, rue Notre-Dame-de-Beaurain
57580 — Thimonville

Nous avons eu à déplorer le décès de Nicolas Blas le 10.12.1989. Condoléances à la famille.

Nous avons rendu hommage au légionnaire Krachenko, décédé en Indochine et dont le corps a été rapatrié à Metz. Emouvante cérémonie le 15 février en présence des autorités civiles et militaires et de la famille à qui nous adressons nos condoléances attristées. Participation du drapeau et d'une forte délégation conduite par le président Henri Heip.

La médaille du Combattant Volontaire 39-45 a été décernée à notre camarade P. Fontaine - nos félicitations.

Carte familiale : Etienne Sacmi et son épouse nous annoncent la naissance de leur fille Elodie née le 10 février 1990. M. et Mme Schmittheissler nous font part de la naissance le 7 janvier 1990 de leur petite fille Adeline née à Woippy.

Préparée depuis longtemps, notre exposition sur l'Indochine française a été inaugurée le 3 mars 1990 en l'Hôtel de ville de Metz par le général Simon et de nombreuses autorités civiles et militaires. M. Vaysade, premier adjoint au Ministre-Maire a prononcé une belle allocution d'accueil en présence du Ministre Jean Laurain, du député Jean-Louis Masson, du général Roudier et d'une centaine d'invités. Nous en reparlerons dans le prochain bulletin.

SECTION DU NORD
Président : M. Claude Thelliez
45, rue de la Motte
59320 — Haubourdin

Le dimanche 17 décembre 1989, à l'initiative de notre ami M. André Leterme, et grâce au concours bienveillant de M. Gérard Haesebroeck, maire d'Armentières, les Anciens d'Indochine ont dignement commémoré la tragique journée du 19 décembre 1946.

En présence de nombreux drapeaux et de représentants d'associations, une cérémonie sobre, mais émouvante, se déroula d'abord au monument aux morts où les chefs de bataillon André et Roth déposèrent une plaque de marbre en hommage aux combattants disparus.

Puis, M. le Maire d'Armentières et le président départemental de l'ANAI, M. Claude Thelliez, déposèrent des gerbes respectivement au nom de la municipalité et des Anciens d'Indochine.

Pour associer nos frères d'armes vietnamiens à cette journée, la gerbe de l'ANAI avait été composée de fleurs jaunes et rouges enrubannées de tricolore.

André Leterme procéda ensuite à l'appel des noms des huit enfants d'Armentières morts pour la France en Indochine. A l'appel de chaque nom, les anciens répondaient : "Mort pour la France en Indochine" tandis qu'un bouquet était placé sur la stèle. Retentissaient ensuite la sonnerie "Aux Morts", puis La Marseillaise, et nos pensées allaient alors vers ceux qui dorment à jamais dans la rizière ou au bord de la piste.

Comme le disait Leterme, nous revoyions alors "les petits tumulus aux

SECTION NICE-COTE-D'AZUR

Président : M. Maurice Valéry
1, boulevard Edouard VII
06000 — Nice

Assemblée générale du samedi 25 novembre 1990. Mme Maurice Valéry se fait un plaisir de jouer les hôtes d'accueil avec trois charmantes représentantes de l'Association de Réfugiés Vietnamiens de la Côte d'Azur. Le but est d'obtenir le maximum de signatures pour la pétition présentée en plusieurs exemplaires contre la célébration du centenaire de la naissance de Ho Chi Minh.



croix de bois blanchis qui nous rappelaient des visages amis à jamais dans nos cœurs et pour lesquels, bien que la vie fut si belle, Dieu a dû penser qu'ils seraient mieux ailleurs".

Les participants furent ensuite reçus à l'Hôtel de Ville où, en quelques mots, le maire rendit hommage au sacrifice d'une jeunesse qui s'en alla en Extrême-Orient pour défendre la liberté d'un peuple ; il sut trouver les mots justes qui vont droit au cœur.

Après avoir remercié M. Haesebroeck, la municipalité et les associations, M. Thelliez retraça la nuit tragique du 19 décembre 1946 au cours de laquelle, mêlés fraternellement, de nombreux civils et militaires, Français et Vietnamiens fidèles, furent traîtreusement assassinés par des hordes fanatiques.

M. Leterme remercia également M. le Maire et les personnalités présentes et fit ressortir la tristesse de l'Ancien d'Indochine devant l'incompréhension, l'indifférence ou le mépris de ses compatriotes. En quelques lignes, il souligna la justesse de notre combat, le calvaire des prisonniers du Vietminh, et dressa le bilan de cette

Assemblée générale du samedi 25 novembre 1990. Présentation des interprètes qui ont eu un émouvant succès : A gauche le guitariste Le Nhu Quoc Khanh, à droite, la merveilleuse Le Thi Hanh Quynh qui a obtenu un admirable succès.



guerre lointaine, s'élevant contre ce qui serait la honte de la France, la célébration à Paris en 1990 par l'UNESCO du centenaire de la naissance d'Ho Chi Minh.

Pour terminer, il cita la récente déclaration du Prince Sihanouk, anti-colonialiste notoire : "La colonisation française n'a rien à voir avec nos difficultés actuelles. Tels ou tels personnages rêvent de rendre service au Cambodge, alors que nous, nous rêvons du colonialisme français du bon vieux temps, et, quand nous comparons avec la situation actuelle, ce colonialisme-là nous inspire de la nostalgie".

M. de Safta, président des Anciens de Dien Bien Phu remit ensuite à M. le Maire d'Armentières une médaille souvenir de l'association, tandis qu'un vin d'honneur, offert par la municipalité, clôturait cette cérémonie.

Vendredi 5 janvier 1990, dans la petite église de Camphin-en-Carembault (près de Lille) où il naquit, le médecin colonel Paul Grauwain recevait l'ultime hommage des Anciens Combattants et plus particulièrement des Anciens d'Indochine pour qui le "toubib" était un symbole.

Le général Codet, ancien d'Indochine, commandant la 2^e Région militaire, le médecin général Clément, le recteur Debeyre, représentant M. Pierre Mauroy, ex-Premier ministre, plus de quatre cents personnes, cinquante deux drapeaux, témoignaient du respect et de la reconnaissance envers Paul Grauwain.

Tous ceux qui avaient combattu sur la terre d'Indochine étaient là, représentés par un détachement de légionnaires en tenue (le docteur Grauwain était "légionnaire d'honneur"), des anciens des Paras-légion, une forte délégation de l'UNP et de l'ANAI.

Les médecins français et leur œuvre en Indochine

Le médecin général F. Merle de la section de Paris, un vétéran de l'Indochine, a réuni un certain nombre de souvenirs et d'anecdotes permettant de mieux connaître l'épopée des médecins coloniaux.

Il propose aux présidents de section qui le souhaiteraient de venir faire un exposé (passionnant, note de la rédaction) sur le sujet.

Voici son adresse : 7, avenue Stéphane-Mallarmé, 75017 Paris. Tél. (1) 42.67.65.28.

SECTION DE PARIS HAUTS-DE-SEINE

Président : M. Michel Roux
Président-adjoint : Colonel Guy Demaison
6 rue Claude Matrat
92130 Issy-les-Moulineaux

L'assemblée générale annuelle de la section s'est tenue, le samedi 17 février 1990, aux Orphelins-Apprentis d'Auteuil. Après un message, très apprécié des participants, de notre président national retenu par une autre assemblée générale en province, le président M. Roux a souhaité la bienvenue

à la centaine de membres qui avaient fait l'effort de se déplacer.

Le colonel Demaison présente un rapport d'activités qui traduit une animation appréciable tout au long de l'année 1989, dont ce bulletin a d'ailleurs été tenu régulièrement au courant.

M. A. Amathieu, dans un exposé clair et précis, prouva à tous que, si la section a un budget réduit, la situation est saine et exempte de soucis.

Après délibération, le bureau pour 1990 a été élu dans la formation suivante :

Président : M. Michel Roux
Président-adjoint : Colonel Demaison
Vice-Président et Secrétaire Général : M. Francis Auckenthaler
Vice-Président : M. Claude Sainte-Claire Deville
Trésorier : M. André Amathieu.

Membres : docteur Jeanne Cousin, Mme Marie Boudou Le Quan, colonel Henri Daugreilh, colonel Claude Veber.

Porte-drapeau : M. André Vandeputte, M. André Deljary.

Mme Cousin avait demandé de disposer, pour raison de santé, d'une année sabbatique. L'assemblée lui a donné satisfaction mais tient à la maintenir au bureau en lui souhaitant un complet rétablissement.

La composition de ce bureau a été approuvée à l'unanimité, ainsi que les rapports d'activités et financier.

M. F. Auckenthaler a exposé le problème du choix du jour le plus favorable à nos manifestations. Le samedi n'est guère apprécié, du fait que la majorité des membres de l'ANAI sont retraités et quittent souvent la capitale pour les week-ends. Le mercredi convient assez peu du fait des baby-sitting assurés par les grands-parents. L'assemblée décide donc de faire un essai avec les mardis et jeudis, dont les résultats seront jugés à la prochaine assemblée générale.

Diverses questions furent ensuite évoquées, en particulier les prochaines réunions de la section. Ont été ainsi proposés : une séance de projection de diapos sur l'Indochine, une conférence avec apéritif, un déjeuner (ou dîner) débat.

Le colonel Dussaix a soulevé le problème des délégués d'arrondissements pour Paris et municipaux pour les Hauts-de-Seine, soutenu par d'autres délégués nommés il y a déjà quelques années. Force est de reconnaître que si les maires avaient répondu favorablement à notre sollicitation, il n'en a pas été de même pour les membres de la section. Il s'est avéré impossible de trouver un délégué représentatif par arrondissement. L'assemblée reconnaît cependant qu'il s'agit là d'une question importante pour la vitalité de l'ANAI, qui mérite d'être reprise et attentivement reconsidérée.

Une messe, célébrée par le RP Louis, avait précédé l'assemblée générale avec un programme de chants mis au point par Mme Cousin et M. Retif. Le drapeau de section était porté par M. Vandeputte.

Un repas, servi au réfectoire des Orphelins, a clos cette assemblée générale avec 78 couverts. La formule assemblée puis repas s'avérant difficile à réaliser dans de bonnes conditions, elle devra être revue et améliorée.

La prochaine manifestation prévue est une conférence de M. Nguyen-Xuan-Phong, ancien ministre et ancien ambassadeur de la République du Vietnam. Elle devrait avoir lieu en avril, à une date et dans un lieu précisés ultérieurement par circulaire.

SECTION DES PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Président : M. André Daguerre
Les Terrasses de Brindos
avenue de Brindos — 64600 Anglet

Lors de l'assemblée générale, présidée par M. le Colonel Poupard descendu à cette occasion de Paris, et qui s'est déroulée le 3 décembre 1989 à Anglet, le conseil d'administration pour 1990 a été ainsi constitué : président : M. Daguerre ; vice-présidents : M. Fouques, M. Dubourg, M. Lemestre ; secrétaire : M. Piard ; secrétaires-adjoints : M. Badets et M. Burgot ; trésorier : M. Mouton ; trésorier-adjoint : M. Jehl ; administrateurs : M. Lacabane, M. Blanes, M. Delac, M. Emonet, M. Mercet, M. Simard ; commissaires aux comptes : M. Lambert et M. Doyhamboure.

Comme approuvé à l'unanimité de l'assemblée à la réunion du 21 janvier 1990, la section a engagé les démarches de parrainage du jeune Chhomm-Chhon (14 ans) orphelin cambodgien du village de Sokh-Sann situé à la frontière thaïlandaise du Sud-Cambodge.

Compte tenu de l'effectif toujours en progression, le bureau a décidé de structurer la section en constituant 4 groupes :

- groupe d'Anglet, présidé par M. Fouques
- groupe de Bayonne, présidé par M. Dubourg
- groupe de Biarritz, présidé par M. Lemestre
- groupe de Pau-Béarn, présidé par M. Lacabane.

Un voyage en cars au pays vert de d'Artagnan, dans le Gers, a été organisé pour le 25 février 1990 en union avec la section UNC d'Anglet.

Un repas de section est programmé pour le dimanche 17 juin prochain au restaurant "Les Terrasses du Port" à Anglet.

A l'initiative de la section, le 45^e anniversaire de l'agression japonaise du 9 mars 1945 contre l'Indochine française sera célébré le vendredi 9 mars 1990 à 18h30 au monument au morts de Bayonne. A cette occasion, il sera procédé à l'inauguration d'une plaque commémorative qu'a fait apposer la municipalité de Bayonne à la mémoire des Corps expéditionnaires français d'Indochine et de Corée.

SECTION DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

Président : M. Michel Garat
14, chemin du Canet
66330 Cabestany

3 décembre 1989, assemblée générale

Sous la présidence du général Guy Simon, président national, et en présence du colonel Puigt, président départemental de l'ACUF et de M. André Dagnac, sénateur maire de Le Soler, ancien d'Indochine, les membres de la section se sont réunis en assemblée générale à l'institution Saint-Louis de Gonzague.

Après une messe célébrée par M. l'abbé Cesbron et suivie avec beaucoup de recueillement par de nombreux adhérents dans la chapelle de l'Institution Saint-Louis de Gonzague deux anciens élèves ont déposé une gerbe au monument aux morts.

Répondant à la convocation du bureau, les membres présents ou représentés ayant atteint le quorum, il a été décidé à l'unanimité l'approbation du rapport d'activités 1988-1989 et du rapport financier et ont été réélus les membres du bureau : président : M. Michel Garat ; vice-président : M. André Gironce ; secrétaire : Mme Hélène Tavenart ; secrétaire adjointe : Mme Colette Faïn ; chargé des relations avec les AC : M. Roger Banet et ont été élus comme membres du bureau : M. Roger Jeudy, trésorier ; M. King Kydavongs, chargé des relations avec les Laotiens ; M. François Lam, chargé des relations avec les Vietnamiens ; Mme Jacqueline Olivelli, chargée des relations avec le Comité d'entraide.

Répondant aux questions des adhérents le général Simon a fort intéressé son auditoire par une grande fresque historique sur l'Indochine et plus particulièrement sur le Vietnam, qui a eu un grand succès si l'on en juge par le grand nombre de ventes du livre "Guerre et Paix" du colonel André Teulière sur l'Indochine.

Après l'assemblée générale un repas vietnamien de plus de 150 couverts a clôturé dans la joie la journée du premier anniversaire de la section de l'ANAI des Pyrénées-Orientales.

7 janvier 1990

A l'occasion du tirage des Rois un petit loto a été organisé, en commun avec l'ACUF, au foyer Cassanyes de Canet-en-Roussillon, le 7 janvier.

28 janvier — fête du Tet

Pour la deuxième année la section a célébré la fête du Tet, nouvel an vietnamien, à l'école St-Jean à Perpignan. On pouvait y voir de nombreuses vietnamiennes en tenue traditionnelle.

Le Dragon a inauguré l'année du Cheval par ses danses sur des rythmes musicaux d'Extrême-Orient grâce au concours de la famille Olivelli et au docteur Dang qui a accompagné la marche du Dragon. Le clou de la fête a été sans nul doute l'explosion de joie de tous avec beaucoup d'émotion, rappelant l'enfance à certains, quand la chaîne de pétards a retenti dans la cour de l'école.



Fête du Têt à Perpignan. Le Dragon.

Dans une salle comble, un repas a été servi dans les locaux de l'école. Après la présentation des vœux par le président à nos amis vietnamiens et les remerciements d'usage, le père Cesbron a présenté les siens en vietnamien "en se réjouissant de pouvoir se rencontrer pour fêter ensemble le Tet, en se souvenant des jours d'autrefois et en pensant au pays", ses paroles très sensibles ont touché nos amis vietnamiens.

Après un repas très apprécié par tous, des chansons vietnamiennes, d'abord timidement puis avec beaucoup plus d'assurance ont été interprétées par ces dames chantant la nostalgie d'un pays aimé de tous.

La soirée s'est terminée par une sauterie très animée.

SECTION DU RHONE

Président : M. André Géraud
12, rue Sainte-Marguerite
69110 — Ste-Foy-les-Lyon

La Section départementale du Rhône a tenu son assemblée générale annuelle le dimanche 18 février à l'Hôtel municipal Major Martin, en présence du Général Simon, président national, et du Colonel Tissot, adjoint au Maire de Lyon.

Une cinquantaine d'adhérents assistaient à cette réunion, une trentaine d'autres, empêchés, ayant envoyé un pouvoir, témoignant ainsi, malgré leur absence, l'intérêt qu'ils portaient à la bonne marche de leur Association.

Après la lecture des rapports moraux et financiers faisant état de la vitalité de notre Section (125 adhérents à jour de cotisation ; 27 nouvelles adhésions en 1989) le Président fit part à l'assemblée des principales activités programmées pour cette année : inauguration, le 5 mai prochain, d'un "Jardin du Combattant d'Indochine", dans le 8^e arrondissement de Lyon ; sortie annuelle qui aura lieu le 10 juin en Savoie (lac du Bourget).

Au cours de cette allocution une minute de silence fut observée à la mémoire de Paul Lucien et de Henri Le Ray, respectivement Membre et Président d'honneur de notre section, disparus dans le courant de l'année écoulée.

Après la mise en place du Bureau quiregistra la venue d'un nouveau membre, M. André Brun, et la création d'un poste de Vice-Président Délégué qui fut confié à M. Alexandre Chometon, le Colonel Tissot, au nom du Maire de Lyon, puis le Général Simon prononcèrent leur allocution.

A l'issue de l'Assemblée générale ses membres rejoignirent leurs invités au restaurant "Le Palais du Dragon" où était servi un repas annamite de 130 couverts. Cette seconde manifestation était présidée par M. le Général Yves Bechu, Gouverneur militaire de Lyon, Cdt la 5^e RM, au côté du Général Simon, Président de l'ANAI et en présence de plusieurs personnalités telles que M. Collet, Sous-Préfet de Villefranche-sur-Saône ; M. Georges, Conseiller du 2^eème Arrondissement, le Colonel Bonfils, Vice-Président national de l'ANAPI etc.

SECTION DE LA SEINE-ET-MARNE

Président : M. Roger Bouvier
8, rue Saint-Germain
77400 — Lagny

La mise en place progressive des délégations locales se concrétise. A Nemours, le 14 janvier, la dynamique délégation Sud du département a organisé une sympathique manifestation familiale : 56 participants autour d'une galette des rois, suivie d'une petite soirée dansante.

Le 11 mars, une délégation de la section avec drapeau a assisté aux Invalides et à l'Arc de Triomphe de Paris aux cérémonies en souvenir du coup de force japonais du 9 mars 1945.

Notre président et une délégation ont participé au Congrès national de l'ANAI qui s'est tenu à Vincennes le 17 mars 1990.

Nous déplorons le décès de notre ami Maurice Bouton de la délégation Sud. Toutes nos sincères condoléances à la famille.

Date à retenir : Assemblée générale de la section Seine-et-Marne le 1er avril à Nemours.

SECTION DU VAUCLUSE

Président : M. Félix Oberstar
villa "Les Roses"
bd Paul-Pons
84800 L'Isle-sur-la-Sorgue

L'assemblée générale de la section s'est tenue samedi 20 janvier à Sorgues. Depuis près cinq ans d'existence de la section, la structuration s'effectue d'une manière continue, sans heurts ni surprises. Malgré la disparition d'un trop grand nombre de nos frères combattants, les effectifs sont en hausse, l'accord en faveur des plus démunis se poursuit et il faut maintenant songer aux vivants en organisant des loisirs pour alléger quelque peu le poids des ans et continuer dans notre tradition de fidélité à notre



patrie, à nos morts, et d'honneur que rien ne peut ternir. Le président Oberstar fait voter une motion protestant contre la célébration à l'UNESCO du centenaire de la naissance de Ho-Chi-Minh.

Après les allocutions du colonel Poupard, délégué national de l'ANAI, de M. Bruyère et du général Lagier, présidents d'Honneur, une partie du bureau a été renouvelée. Sa composition est incomplète car des tâches spécifiques seront attribuées lors de la prochaine réunion de bureau le 2 février 1990.

Pour l'heure sont élus : président : M. Félix Oberstar ; vice-président : M. Pierre Hardy et M. Georges Dupuy, qui, en plus, a la responsabilité de la trésorerie. A été élu également, M. Montpellier à la charge de secrétaire, ainsi que M. Robert Martin, porte-drapeau.

Les autorités civiles et militaires du département ont participé au dépôt de gerbes, en particulier : M. Coupon, conseiller général ; le colonel Janicaut, délégué militaire départemental ; M. Pierre Bruyère, représentant M. le Préfet ; M. A. Milon, maire de Sorgues, ainsi que les présidents et les associations représentées.

Après l'hommage rendu à ceux qui sont morts pour que la France vive, un vin d'honneur a été offert par la municipalité de Sorgues.

SECTION DE LA VENDEE
Président : M. Jean Gandouin
4, rue des Forges
85750 Angles

Malgré le mauvais temps, la section s'est réunie en assemblée générale, le 11 février 1990, à la Bourse du travail de La Roche-sur-Yon.

Le nouveau bureau a été adopté à l'unanimité : président honoraire : M. Alt ; pré-

sident : M. Gandouin ; vice-présidents : colonel Jouffrault et M. Houdouin ; secrétaire-trésorier : M. Bauchet ; secrétaire trésorier-adjoint : M. Philippon ; délégué Nord : M. Picheau ; adjoint : M. Roy ; délégué Centre : M. Desareng ; adjoint : cdt Gauvrit ; délégué Sud : M. Faivre ; adjoint : M. Babin ; délégué Ouest : M. Rousseau ; adjoint : M. Desmazières ; délégué Est : M. Turpaud ; porte-drapeau : M. Seron ; adjoints : MM. Lefebvre et Hervé.

Le bilan financier 1989 s'avère très satisfaisant. Le 17 mars prochain, le président se rendra à Paris pour le congrès des présidents, il a reçu les pleins pouvoirs de l'assemblée.

Un repas baguettes est prévu pour le 20 mai.

Après l'assemblée, les participants se sont rendus au monument aux morts, place Albert-1er. Une gerbe a été déposée par les colonels Jouffrault et Desmons, pendant que le président déposait devant la stèle des quatorze Yonnais tués en Indochine une plaque à l'effigie de l'ANAI qui sera fixée prochainement. A cette cérémonie nous avons remarqué la présence de Jacques Auxiette, maire ; J.-Luc Preel, député, remplaçant le président du Conseil général, et du lieutenant-colonel Bouet, délégué militaire départemental. Un vin d'honneur a été offert par la municipalité ; ensuite un repas amical a réuni les Anciens d'Indochine, en famille, au Grand St-Jean.

Nécrologie : M. Armant Bridonneau, décédé le 5-12-89

M. Henri Dixneuf, décédé le 9-1-90

Nos condoléances ont été présentées aux familles le jour des obsèques.

SECTION DE LA VIENNE
Président : Général Michel Pussiau
10, rue Saint-Denis — 86000 Poitiers

Nous étions 67 adhérents, épouses et amis, à nous retrouver au Cercle de garnison de Poitiers en ce dimanche 7 janvier pour échanger nos vœux du nouvel an et fêter l'Epiphanie. Réunion, déjeuner toujours fort sympathique qui a permis d'accueillir de nouveaux camarades et de diffuser quelques informations.

Le premier trimestre 1990 sera marqué par notre assemblée générale qui se tiendra le dimanche 4 mars à l'Hôtel de Ville de Chauvigny. A cette occasion sera présentée du 4 au 11 mars dans les salons de l'Hôtel de Ville l'exposition "Trois siècles de présence française en Indochine" mise à notre disposition par la section des Deux-Sèvres.

Le 11 janvier, une délégation de notre section a pris part à la cérémonie organisée par le Souvenir français pour le retour de la dépouille du caporal Manuel Ropéro du III/2è RTA, décédé le 29 octobre 1952 à Haiphong, et son inhumation au cimetière Saint-Jacques de Châtellerault.

Deuil : Notre camarade Marcel Trillaud, ancien du GCAOF (1951-1953), décédé à Poitiers le 17 janvier 1990.

SECTION DE L'YONNE
Président : Colonel Coet
10, rue du Champ-Vilain
Cheny 89400 Migennes

Le 25 novembre 1989, le comité de Saint-Florentin a décidé d'organiser un repas baguettes le jour de l'assemblée générale qui aura lieu le 11 mars 1990 à Saint-Florentin. Le bilan de l'année 1989 est bon. Quatre nouveaux adhérents ont été recrutés. Trois autres sont prévus pour le début de l'année 1990. Les membres présents ont payé leur cotisation pour 1990.

La présentation des vœux du comité de Joigny a eu lieu le 17 décembre 1989 devant 35 adhérents. A l'occasion de cette réunion les dispositions concernant l'assemblée générale départementale ont été arrêtées. Les cotisations 1990 ont été versées dans la presque totalité.

Le comité d'Auxerre a tiré les Rois le 14 janvier 1990, avec une soixantaine d'adhérents, sous la présidence de Mme Cuffaut, en présence du colonel Bachmann, vice-président national, et du colonel Coet, président départemental.

La médaille militaire a été décernée à M. Marcel Emery du comité de Saint-Florentin.

SECTION DES YVELINES
Président : Général Paul Renaud
82, avenue Fourcault de Pavant
78000 Versailles

La section a tenu sa 8ème assemblée générale le samedi 9 décembre 1989 à 10h, amphithéâtre Blanche de Castille à Poissy.

Les nouveaux membres du bureau, élus ou réélus à l'unanimité sont : président : Général Renaud ; vice-présidents : Mme Lethielleux, M. Hoang Chung ; secrétaire général : M. Mougins ; secrétaire adjoint : M. Gammaire ; trésorier général : M. Vignon ; trésorier-adjoint : M. Freiburger ; commissaire aux comptes : M. Bauer ; porte-drapeau : M. Mohamed.

Le général Simon, président national, qui présidait notre assemblée, a rappelé la mission de l'ANAI : que les Anciens Combattants perpétuent dans leur entourage, notamment auprès des jeunes, le souvenir de l'action accomplie, dans tous les domaines durant trois siècles, par la France en Extrême-Orient.

M. Rigaudia, directeur départemental des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, qui honorait notre assemblée par sa présence, a indiqué les nouvelles dispositions législatives prises à l'égard de nos camarades prisonniers du Vietnam, qui vont bénéficier dans la pratique des mêmes avantages que les déportés du nazisme.

LES MOTS CROISÉS DE BA COP N°7

Horizontalement : 1. Se soumet à la volonté populaire — 2. Ruineuses — 3. Renforce une affirmation — Soutien des bateaux — 4. Luisisse — 5. Centre — Préposition — 6. Vieille ville — Possessif — 7. Remis à sa juste place — 8. Etalage — 9. Mandat de président.

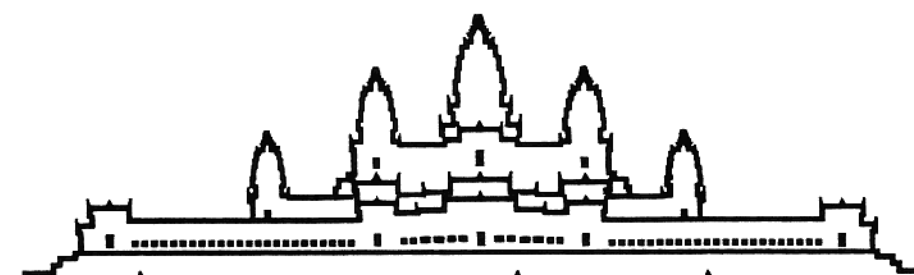
Verticalement : I. Remplaçants — II. Préposition — Utopie — III. Calomnie — Pied — IV. Sans qu'il en reste de trace durable — V. Démonstratif — Affable — VI. Décoration — Traite le cuir — VII. Divinités — Dur poil — VIII. Procède encore à un labour — Bel oiseau — IX. Fondamental.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
1									
2									
3		■			■				
4									
5		■				■			
6			■			■		■	
7									
8									
9									

HUMOUR

"Celui qui a logique et bon sens est un chef ; celui qui a du bon sens sans logique est un employé ; celui qui a la logique sans le bon sens est une catastrophe. D'où l'échec de beaucoup de polytechniciens."

ASSOCIATION DES AMIS D'ANGKOR



Association des Amis d'Angkor
Objectif : sauver Angkor

L'association des amis d'Angkor — "Les trois A" — a été créée en juin 1988, sous la présidence de M. Yves Malecot, ancien président de la Caisse nationale des monuments historiques, entouré d'experts reconnus des civilisations orientales. Certains de ceux-ci ont soit appartenu à l'Ecole française d'Extrême-Orient (EFEO), soit œuvré au Cambodge.

"Reconnue" par les ministères des Affaires Etrangères et de la Culture au plan national et par l'UNESCO qui souhaite aboutir à un classement international des temples, l'association a commencé par l'envoi de missions au Cambodge pour établir un "état de lieux". Elles y ont reçu un bon accueil, d'autant plus que le gouvernement de Phnom-Penh sait que l'UNESCO se montre favorable à la reprise de l'œuvre remarquable de l'EFEO à l'époque du protectorat, tant que les circonstances autorisèrent la présence de nos savants.

"Les trois A" lancent un appel au public pour que l'on connaisse son existence et qu'on l'aide à intervenir avec efficacité pour sauver ces sites prestigieux des dommages causés par l'environnement tropical, le vandalisme et l'état de guerre.

Adhésions et dons : Association des amis d'Angkor
Siège social : Musée Guimet — 6, place d'Iéna — 75116 Paris — Tél. : 47.23.61.65.

Les responsables de cette association entreprennent la préparation d'une exposition sur le site archéologique d'Angkor qui devrait se tenir en novembre 1990 en la Chapelle de la Sorbonne à Paris.

Le programme prévoit non seulement la présentation des caractéristiques de l'architecture et du décor sculpté des monuments, mais aussi des souvenirs relatifs à la "découverte" au 19ème siècle de ces témoins du prestigieux passé du Cambodge, et aux

efforts des Français pour en assurer l'étude, la protection, la sauvegarde et la restauration.

L'association des amis d'Angkor serait heureuse d'entrer en relations avec les lecteurs de la revue qui auraient des documents ou des souvenirs, d'origine familiale ou autre, susceptibles d'illustrer ces actions passées. Ceux d'entre eux qui seraient disposés à mettre certains de ces documents et souvenirs à la disposition de l'association pour la durée de l'exposition (de six semaines à trois mois) sont invités à se faire connaître auprès du président de l'association (M. Yves Malecot, 59, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris).



Le Centre de documentation et recherche sur la civilisation khmère "CEDORECK"

Propose :
● la réédition sous couverture couleur du "Roman cambodgien du lièvre", ainsi que de nombreux autres ouvrages ;
● l'impression en khmer et en français de cartes de visite personnalisées, invitations, menus etc.
Adresse : 218, rue St-Jacques 75005 Paris
Tél. : (1) 43.29.93.94
mardi - jeudi de 14h à 19h
samedi de 10h à 12h — 14h à 18h

A PROPOS DES RHADÉS ET DE "LA RAFALE"

La couverture de ce bulletin présente une jeune femme Rhadé, fort belle n'est-ce pas, comme l'étaient la plupart de ces montagnards.

Il est difficile d'imaginer que leurs maris frisaient le cannibalisme après un combat.

Joseph Raphanaud, ancien capitaine de tirailleurs rhadés devenu colonel (E.R.) depuis, raconte comment il a dû manger le foie d'un ennemi pour ne pas perdre la face devant ses soldats :

Novembre 1948 au Sud-Annam Le jour où les Rhadés m'ont fait cannibale !

... Le capitaine Joseph Raphanaud commande le train blindé.

Sa mission : protéger la voie ferrée reliant Ninh-Hoa à Suoi-Kiet et desservant les villes de Phan-Thiet et Nha-Trang, seule voie de communication où les Viets multiplient sabotages, embuscades et massacres.

Une "bataille du rail" asiatique va s'engager qu'il faudra gagner coûte que coûte.

"Bricolé sous la direction de l'ingénieur Philippe Le Brix avec l'aide de légionnaires du Génie, et d'un ancien officier mécanicien de sous-marin allemand, le train — se souvient Raphanaud — est un véritable monstre, formidablement blindé. Il comporte deux locomotives, dix-neuf wagons, dont huit de combat, huit mitrailleuses, deux canons de 40 et 20 mm, une bombarde et deux mortiers. J'ai sous mes ordres le lieutenant Lehiat, le sous-lieutenant Ernst Noack, ancien officier allemand au crâne rasé qui porte monocle. C'est un véritable hercule qui accuse bien ses deux mètres".

Raphanaud a fait recruter une centaine d'hommes par l'adjudant Parsianni qui a su choisir sa troupe. L'effectif compte, notamment dans ses rangs des Rhadés, athlétiques montagnards extraordinairement combattifs, qui n'ont pas peur de la mort, la leur comme celle des autres.

A propos de Rhadés, l'Intendance a eu l'idée saugrenue de les doter de godasses remontant à 14-18. Or, ces hommes ont l'habitude de marcher pieds nus et la première chose qu'ils feront sera de balancer leurs "Clémenceau" et on verra le champ de bataille recouvert de chaussures.

Des médicaments qui viennent de Romilly

Le train blindé a, semble-t-il, découragé les actions ennemies.

"Je crains, cependant, une riposte et j'expédie des commandos patrouiller dans la jungle", se remémore Raphanaud.

L'un de ces commandos va tomber un jour dans un traquenard : une fosse hérissée de pointes d'acier diaboliquement aiguisées et quatre légionnaires vont avoir les pieds transpercés par ces véritables harpons.

Le train est alerté par radio mais la petite troupe est bientôt cernée par les Viets. Un des blessés, Céliier, refuse de se laisser soigner et hurle : "Je vous emmerde !". Les autres accep-

tent les piqûres de morphine et de pénicilline proposées par les petits combattants en noir sur la promesse de renseignements concernant le train blindé.

C'est alors que le chef viet lance ironiquement :

"Ces médicaments viennent de chez vous. Ils nous ont été envoyés par l'Union des Femmes Françaises."

"J'apprendrai plus tard, nous dit Raphanaud, que certains de ces envois venaient de l'Aube et plus précisément de Romilly-sur-Seine."

Céliier, sérieusement blessé, sera finalement récupéré par les hommes de Raphanaud mais trois de ses compagnons passeront à l'ennemi. Ils seront, plus tard, retrouvés par la Légion et deux se suicideront.

"Quand je pense, soupire Raphanaud, que les Viets recevaient de France des colis de pénicilline alors que des soldats français mourraient faute d'en recevoir.

Raphanaud tisonne un instant ses souvenirs, relit un passage du bouquin de Bonnetarère à qui il a fait le récit de ses aventures.

"Pendant environ trois mois, grâce à notre train blindé et à nos raids dans la jungle, nous avons vécu dans un certain calme mais, fin mars, c'est le branle-bas : le poste de Phu-Hoi vient d'être attaqué et l'on nous dit que l'effectif ennemi est dix fois supérieur au nôtre.

Poussant nos locomotives au maximum en marche arrière, nous avons embarqué trois compagnies de légionnaires. Notre train est bourré d'hommes, serrés les uns contre les autres, dans une chaleur effroyable. Une atmosphère infernale qu'il nous faudra supporter pendant quinze kilomètres qui paraîtront interminables."

La congai tirait...

Au milieu des cultures (on est dans le fameux "Triangle des Rizières") les hommes du capitaine Raphanaud se ruent sur la piste menant à Phu-Hoi

— "Il y avait, naguère, dans ce poste 50 soldats, encadrés par une dizaine de légionnaires européens et commandés par le sergent Guidon de Lavallée, un type formidable, chargé de décorations. L'angoisse nous étreint. Comment cette petite troupe a-t-elle pu résister à la marée viet ?

"On entend, cependant, crépiter un FM français et ce tir nous intrigue. Nous aurons, par la suite, la surprenante explication."

Une insupportable vision attend Raphanaud et sa compagnie.

"Le plateau était jonché de corps que survolaient des vautours prêts à foncer sur leurs

proies. J'observe le poste à la jumelle. Le drapeau français flotte encore mais il est en berne. Au fur et à mesure que nous gravissons la colline, l'ampleur de la tragédie nous tord le cœur. Les combats, souvent à l'arme blanche, ont dû être féroces. Dans le poste, les cadavres sont partout. Des légionnaires ont été pendus trois par trois, par le cou ou par les pieds. D'autres ont eu la tête tranchée au sabre. Cinq de nos hommes seulement ont échappé au massacre commandé par Speck, un ancien légionnaire passé à l'ennemi, en 47 : Guidon de Lavallée, blessé à l'épaule, un caporal hollandais, deux gardes indigènes... et une femme, Guet, une congai, compagne du chef de poste mort. C'est elle qui avait le fusil mitrailleur ! Admirable courage d'une femme, plusieurs fois blessée, qui a tiré, tiré à la limite de ses forces pour venger son compagnon. C'est grâce à elle que le poste n'est pas tombé."

"Mange le foie de ton ennemi"

Les Viets, qui, leur carnage accompli, se sont évanouis dans la nature comptent maintenant plus de trois heures d'avance sur la compagnie Raphanaud qui va se lancer à leur poursuite à travers les rizières. Ils vont, bientôt, trouver un charnier : des Viets blessés que leurs chefs ont fait achever d'une balle dans la tête.

L'exténuante poursuite va durer de longues heures. En plein milieu d'un cours d'eau, il faudra aux légionnaires essayer un tir de mortier qui fera des victimes.

"Quand nous avons atteint la rive, raconte Raphanaud, un de mes hommes, Noack, s'est approché de moi et m'a soufflé : j'ai situé trois mortiers.

Nous allons aussitôt voir ce qu'il en est et nous atteignons rapidement l'emplacement des mortiers. Les servants viets n'ont que des grenades pour nous faire face. Ils tentent de se défendre mais, silencieusement, mes légionnaires les mettent hors de combat au poignard. Les deux autres mortiers et les tireurs seront neutralisés de la même façon mais la nuit tombe et il est trop tard pour continuer la traque. Epuisés, nous nous affalons au sol mais l'immense fatigue qui nous a soudain, privés de tout ressort paraît sans prise sur nos montagnards Rhadés".

Et c'est alors que va se dérouler une scène que jamais je n'oublierai. Les uns après les autres, mes Rhadés, persuadés de puiser une puissance nouvelle dans le corps des ennemis morts au combat, ouvrent le flanc des cadavres encore chauds et en extraient les foies palpitants. L'un des Rhadés m'explique avec un sourire :

— C'est pour bouffer. C'est très bon, ça donne de grandes forces et le même courage que celui qui a été tué.

Et au bout de son poignard, un autre Rhadés me tend un morceau de foie.

Je sais que si je refuse je perdrai la face et que ces hommes ne me suivront plus. Je ne bronche pas, j'ouvre la bouche et en évitant bien de montrer ma répulsion je mange ce foie humain.

Eh bien, je dois l'avouer : c'était chaud, un peu salé et pas désagréable. C'est comme cela que, ce soir-là, je suis devenu cannibale..."